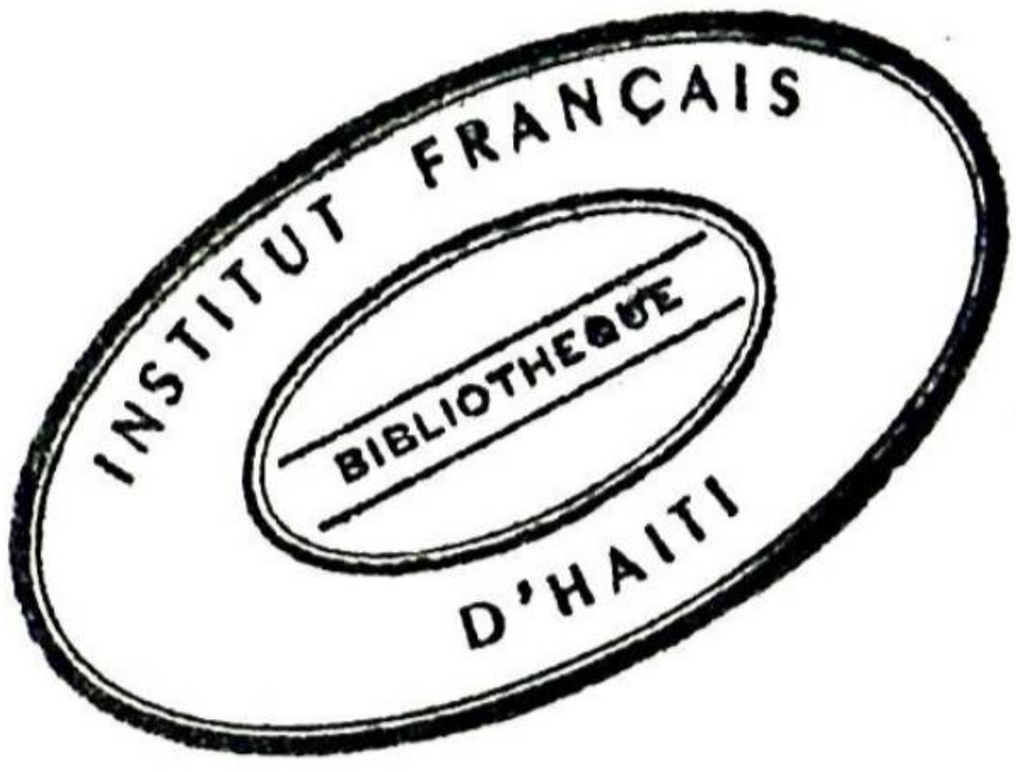
demesvar delorme

113

par

pradel pompilus

r. frère raphaël



CONJONCTION

REVUE FRANCO-HAITIENNE

Année 1970 - Vol. XXV 113 Numéro 2

demesvar delorme

113

par

pradel pompilus

r. frère raphaël

INSTITUT FRANÇAIS D'HAITI
BIBLIOTHÈQUE

CONJONCTION

REVUE FRANCO-HAITIENNE

Année 1970 - Vol. XXV 113 Numéro 2

COMITE DE REDACTION

Jacques Barros	Professeur à l'Institut Français
Roger Gaillard	Critique littéraire, Journaliste
Maurice Lubin	Journaliste
Adrien Martin	Professeur de Littérature française
Pierre Pluchon	Attaché Culturel et de Coopération Technique
Pradel Pompilus	Professeur à l'Université d'Haïti
Michel Sallé	Secrétaire Général Administratif de l'Institut Français.

x x x

Adresser toute correspondance à

M. le Directeur de l'Institut Français

Boîte postale 131 — Port-au-Prince — Haïti

(Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus)

ABONNEMENT ANNUEL

Etranger : $ 3.50

Haïti : $ 2.50

Le numéro : $ 1.00

CONJONCTION

No. 2 VOLUME XXV

IMPRIMERIE HENRI DESCHAMPS

SOMMAIRE

— **Pradel POMPILUS**

Le centenaire d'un grand livre..... 3

— **Pradel POMPILUS**

R. Frère RAPHAEL

Demesvar Delorme (1831-1901)..... 11

Francesca 16

Le Damné..... 23

Les théoriciens au pouvoir..... 25

Réflexions diverses sur Haïti..... 45

— **Notes d'Information**..... 57

Pradel POMPILUS
Docteur ès-lettres
Professeur de Littérature Haïtienne

LE CENTENAIRE D'UN GRAND LIVRE

L'année 1970 marque le centenaire de l'une des grandes œuvres de notre littérature, *Les Théoriciens au pouvoir*, de notre compatriote Demesvar **Delorme** (1831-1901). Bien peu d'Haïtiens ont lu ce volumineux ouvrage de 732 pages, grand-format. Ce n'est pas leur faute : il n'existe plus, dans deux ou trois bibliothèques, que de rares exemplaires de l'unique édition qui a été faite à Paris, en 1870, chez Henri Plon — l'auteur avait 39 ans. **Delorme** vaut-il la peine de plusieurs heures de bibliothèque ? Est-ce véritablement un écrivain haïtien ? Que peut-il nous apporter dans ses « *causeries historiques* » que nous ne puissions trouver ailleurs, infiniment mieux dit ?

Je ne suis pas de ceux qui se posent de pareilles questions. J'en suis si peu que j'ai lu et relu, en bibliothèque, certains chapitres des *Théoriciens au pouvoir*, non seulement en spécialiste de la littérature haïtienne, mais encore en citoyen, pour l'intérêt que je trouve à cette vision particulière des problèmes politiques et sociaux, mais encore en *honnête homme* pour le plaisir toujours nouveau que me procure la compagnie d'un *connaisseur* de l'Antiquité et des Temps Modernes.

De quoi est-il question dans cet ouvrage ? Il ne s'agit pas, comme on l'a parfois supposé, des théoriciens infidèles à leur doctrine une fois qu'ils ont accédé au pouvoir. Il s'agit bien de politique, mais plus large et plus haute. Deux jeunes Haïtiens fort instruits, George et Paul, qui se sont retirés pour raison de santé dans les hauteurs environnant Plaisance, consacrent une bonne partie de leur temps à des entretiens sur « *ce qu'il y a de plus difficile en ce monde, c'est-à-dire la politique et le gouvernement, le gouvernement, dont les règles diverses, complexes, jamais générales, confondent l'esprit le plus pénétrant, déroutent*

l'étude la plus ardue, abusent la conscience la plus honnête » (p. 4-5). Plus exactement, contre George, qui se fait l'avocat du diable et qui soutient que « *les hommes d'imagination ne sont ni des hommes d'Etat ni des publicistes* », Paul se fait fort de prouver que « *les hommes d'imagination sont souvent des hommes très puissants engagés dans les luttes de la politique, non seulement à l'état spéculatif, mais la plupart d'une manière active et militante* » (Th. p. 3-4). Il veut étudier l'action de ces hommes sur la politique et le gouvernement, rechercher leurs aptitudes pratiques, les montrer capables de construire la meilleure des politiques et, de l'étude de leurs opinions, déduire « *la forme de gouvernement la plus propre à mener à bien la chose publique* » (Th. p. 11). Et la thèse se précise au long des pages au fur et à mesure que se déroule la vie politique de Périclès, de Démosthène, de Ciceron, de Mirabeau et de Lamartine, au fur et à mesure que se multiplient les objections et que se précisent les notions d'hommes d'imagination et de « *luttes de la politique* ». Ces hommes d'imagination sont « *les intelligences les plus élevées* » (Th. p. 6) «*les esprits d'élite* » (p. 6), « *les hommes supérieurs* » (p. 80), « *un lettré de première classe* » -- comme Périclès (p. 15), « *Cicéron, l'homme le plus littéraire de tous les temps*» (p. 245) — Ailleurs on relève des déclarations non équivoques comme celle-ci : « *Malgré Adrien, Marc-Aurèle, Julien et tant d'autres encore, on prétend que les philosophes ne sont pas propres à gouverner; c'est le contraire de cette idée que je tâche de démontrer* » (Th. p. 54) ... « *Cicéron, à force de mérites et d'aptitudes diverses, avait accoutumé les esprits à cette idée, repoussé de nos jours, que les soins du gouvernement n'ont rien d'incompatible avec la culture de la pensée et qu'au contraire les intérêts d'une société ne sauraient être mieux dirigés que par les citoyens les plus éclairés, les mieux préparés par de longues études* » (Th. p. 287).

Après plusieurs jours de discussion, George s'est rendu aux raisons de son ami Paul et il a résumé les débats en ces termes : « *Je vais te faire un bien grand plaisir, mon raisonneur. J'ai bien réfléchi à tout ce que nous avons dit dans nos entretiens au milieu de ces bois ; et j'en suis venu, non seulement pour t'être agréa-*

ble, je ne suis pas si complaisant, tu le sais bien, j'en suis venu, dis-je, à tenir pour vraies ces trois choses : qu'il n'y a de légitimité que dans la démocratie, — que cette démocratie n'est réalisable qu'au moyen de l'ordre et d'une direction très éclairée, — et enfin, que plus un homme est grand par l'intelligence et par le cœur, plus il est apte à conduire à bien ce régime rationnel et humanitaire de la démocratie sagement réglée, qui est ton système. (Th. p. 732).

Delorme n'a pas indiqué ses sources dans un appendice bibliographique. Ce n'était pas l'habitude à l'époque où son livre a paru. Il n'y était pas non plus obligé, puisqu'il n'a pas présenté son ouvrage comme un traité scientifique, mais comme une série de causeries historiques. Cependant on reste persuadé qu'il a beaucoup lu et beaucoup noté pour arriver à écrire *Les Théoriciens au pouvoir*. Les œuvres de ceux qu'il a pris comme modèles lui étaient familières : les discours de Périclès, de Démosthène, de Cicéron, de Mirabeau, l'œuvre poétique de Lamartine, mais il semble qu'il a particulièrement pratiqué *La République* de Platon, *Le Contrat Social* de Rousseau, *Le Prince* de Machiavel, les théoriciens politiques français du XIXe siècle, Saint-Simon, Fourier, Cabet, Proudhon. Une page de Chateaubriand qui a été aussi un homme d'Etat, on s'en souvient, et qui a exprimé des vues politiques avec un relief saisissant, a dû retenir plus spécialement l'attention de Delorme : « *La plupart des reproches que l'on fait aux gens de lettres me paraissent sans fondement : la médiocrité se console souvent par la calomnie* ».

On dit : « Les gens de lettres ne sont pas propres au maniement des affaires ». Chose étrange, que le génie nécessaire pour enfanter l'Esprit des Lois ne fût pas suffisant pour conduire le bureau d'un ministre ! Quoi ! ceux qui sondent si habilement les profondeurs du cœur humain ne pourraient démêler autour d'eux les intrigues des passions ? Mieux vous connaîtrez les hommes, moins vous serez capable de les gouverner.

C'est un sophisme démenti par l'expérience. Les deux plus grands Hommes d'Etat de l'Antiquité, Démosthène, et surtout Cicéron, étaient deux véritables hommes de lettres, dans toute

la rigueur du mot. Il n'y a peut-être jamais eu de plus beau génie littéraire que celui de César et il paraît que ce petit-fils d'Anchise et de Vénus entendait assez bien les affaires. On peut citer en Angleterre Thomas Morus, Clarendon, Bacon, Bolingbrooke ; en France, L'Hôpital, Lamoignon, Daguesseau, M. de Malesherbes, et la plupart de nos premiers ministres tirés de l'Eglise. Rien ne me pourrait persuader que Bossuet n'eût pas une tête capable de conduire un royaume, et que le judicieux et sévère Boileau n'eût pas fait un excellent administrateur.» (Chateaubriand, Mélanges Littéraires).

La lecture des *Théoriciens au pouvoir* suggère d'intéressantes discussions. Les thèses de Delorme ont soulevé de nombreuses objections, les unes, raisonnables, d'autres inattentives ou légères. On va s'arrêter à quelques-unes d'entre elles. On a reproché avec raison à l'auteur le parti pris de choisir ses modèles dans trois pays : dans la Grèce antique, dans la Rome antique et dans la France du XIXe siècle : *« C'est chez ces trois nations, qui ont tenu successivement en main la direction des affaires du monde, qu'il importe d'étudier l'action des hommes d'intelligence sur la politique et le gouvernement. C'est chez elles que se sont faits sur la plus grande échelle les essais divers de toutes les formes possibles de gouvernement connues dans l'univers. C'est là que s'est révélée dans tout son jour la grosse, l'immensurable difficulté de gouverner les hommes. C'est là enfin que le redoutable problème s'est posé sous toutes ses faces et a produit les solutions les plus diverses. »* (Th. p. 8). Delorme n'a pourtant pas oublié les luttes du peuple anglais pour la liberté et les heureux résultats qu'il a obtenus dans ses tentatives pour équilibrer l'autorité et la liberté. Il n'a pas oublié que la France a souvent demandé à l'Angleterre des leçons de tolérance religieuse et de liberté politique, que les parlements français ont singé au XVIIe siècle les révolutions politiques de l'Angleterre et que trois des grands *philosophes* français du XVIIIe siècle, Montesquieu, Voltaire et Rousseau ont fait en Grande Bretagne leur pélérinage aux sources. Les spécialistes en science politique pourraient lui faire des objections plus précises encore, mais je m'en tiens là.

On a aussi trouvé que l'ouvrage était long, qu'il pourrait aisément se ramener à la moitié de son volume. On a parfois l'impression que Paul-Delorme ne veut pas simplement convaincre son ami George, mais qu'il entend l'assommer sous une masse de preuves. Mais ce défaut, je suis arrivé à me l'expliquer depuis qu'un récent article du Français dans le Monde, signé de J. Gaudon, a mis l'accent sur un aspect jusqu'ici assez peu remarqué du romantisme. L'art romantique est un art du grand, de l'énorme, de l'immense. Pensez un peu : *Jocelyn*, 10.000 vers, *La Chute d'un Ange*, 11.000 vers, *L'Histoire des Girondins*, 8 volumes. *l'Histoire de France*, de Michelet, 17 tomes. Pensez à la *Comédie Humaine*. Delorme, romantique vivant dans la familiarité d'Hugo et des Dumas, ne pouvait se résigner à écrire un petit livre court et précis.

Dans une très belle étude publiée dans le *Nouveau Monde* du 28 Septembre 1968 et qui continue l'effort de réparation envers Delorme amorcé par Ernest Trouillot en 1958, mon ami Roger Gaillard lui a pourtant cherché noise pour quelques vétilles. On pourrait en relever d'autres encore.

Cependant je ne m'arrêterai pas à ces pailles : nous devons nous rappeler que Delorme n'a pas eu notre chance, qu'il n'a étudié qu'en Haïti, qu'à son époque l'enseignement supérieur du droit, de la science politique et des lettres était loin d'être organisé et qu'il a acquis sans professeur la plus grande partie de la matière des *Théoriciens au Pouvoir*. Et puis ma dette morale envers lui est trop grande pour que je puisse voir ses défauts. Il n'est pas hors de propos que je rappelle ici cette dette et que je la reconnaisse publiquement. En 1946, j'étais candidat au Certificat d'Etudes Latines à la Faculté de Lettres de Paris. Ces études doivent conduire à une connaissance sérieuse de la langue latine sous ses différents aspects historiques, de Plaute à Apulée ou à Saint Augustin. Mais la connaissance de la langue, si poussée qu'elle puisse être, n'est pas une fin en soi, mais un moyen, un facteur d'initiation à la culture et à la civilisation dont elle est l'expression. Aussi la littérature latine, le droit romain dans une certaine mesure, l'histoire romaine, la vie quotidienne à Rome aux grandes époques de son évolution font-ils aussi partie du

bagage intellectuel du candidat. Comme guide en matière de ralia, Gaston Boissier jouissait d'une grande faveur auprès des professeurs et des étudiants parisiens. Cependant, moi, devant l'enthousiasme de mes camarades français, je gardais une très grande réserve. Qui en était responsable ? Demesvar Delorme. Professeur de latin avant mon départ pour la France, j'avais lu, à défaut de Gaston Boissier, les 187 pages de Delorme sur Cicéron et elles m'avaient habitué à voir dans les Romains du 1er. siècle avant Jésus-Christ des êtres vivants et actifs, des êtres de chair, de nerfs et de sang, elles m'avaient révélé un Catilina d'un relief inégalé chez les historiens anciens et modernes de Rome. Ainsi donc mon Delorme, notre Delorme avait pu écrire sur Rome un essai qui n'avait rien à envier en vérité et en intérêt à des essais aussi célèbres que ceux de Gaston Boissier. En manière de reconnaissance, je me suis fait un devoir, à mon retour dans le pays, de relire le Cicéron des *Théoriciens au Pouvoir*. C'était pour le mieux comprendre, pour le mieux apprécier et pour en mieux admirer l'auteur. Il y a une sorte de dynamique de la culture de l'esprit : la masse de textes latins que j'avais lus, expliqués ou traduits avait rendu plus féconde et plus intime cette nouvelle rencontre. Et j'ai touché du doigt, j'ai senti, j'ai vécu ce qu'on appelle l'égalité intellectuelle des races. On comprendra, j'espère, que l'accord se soit fait entre Delorme et moi. On comprendra que je ne profère pas à son égard des enfantillages de ce genre : *«ce livre n'est pas haïtien, parce qu'il y est question de Périclès, de Démosthène et de Cicéron.»* Est-ce qu'un écrivain haïtien, pour rester haïtien, est obligé de renoncer à la civilisation de l'universel, de s'amputer de tout ce qui est humain ? Est-ce qu'un écrivain haïtien cesse d'être haïtien lorsqu'il aborde dans une perspective plutôt large et sans être absolument détaché des réalités nationales, le problème du meilleur chef et du meilleur gouvernement ? N'était-ce pas, au XIXe siècle, et n'est-ce pas encore un problème majeur pour toute collectivité qui s'est constituée en état et pour tout membre de cette collectivité qui prend la plume après avoir fait de la politique ?

Il ne faut pas s'imaginer d'ailleurs que Delorme se soit cantonné dans l'Antiquité ou en Europe. La vie politique de Périclès

ou de Mirabeau n'est qu'un prétexte et souvent d'un seul bond la causerie saute de l'impérialisme athénien à la doctrine de Monroe et au problème de la solidarité panaméricaine. de la Réforme à la destruction des Indiens du continent américain et des Antilles, de *L'Esprit des Lois* à des considérations sur les bienfaits de l'enseignement primaire généralisé en Haïti. Quant aux pages descriptives de notre merveilleuse nature et des scènes de la vie sociale haïtienne, elles foisonnent. Nous en offrons plus loin un bouquet, mais j'attire l'attention plus particulièrement sur le portrait de la possédée, extrait de l'épisode de vingt pages qui ouvre l'étude sur Lamartine. Cette scène de vaudou décrite avec précision, fait de Delorme en quelque sorte un précurseur de la littérature folklorique en Haïti, avec cette différence toutefois que les réflexions de l'auteur reflètent les idées de la bourgeoisie de l'époque et ne traduisent point cette compréhension sympathique avec laquelle le docteur Price Mars et l'Ecole des Griots ont abordé plus tard le problème des croyances populaires haïtiennes. Somme toute, dans les *Théoriciens au Pouvoir* tous les goûts peuvent trouver leur aliment. Cependant pour prendre un intérêt complet à l'ouvrage, il faut être habitué au jeu des idées et être initié à la culture antique.

On a répété volontiers que Delorme a râté son entrée dans la littérature française sans appartenir pour autant à la littérature haïtienne. C'est vouloir répudier à la légère une de nos plus sûres gloires littéraires. En ce centenaire des *Théoriciens au Pouvoir*, j'ose demander une grâce au lecteur haïtien : c'est de ne pas juger sur une saute d'humeur un ouvrage qui a coûté à son auteur des mois ou même des années d'efforts, c'est de ne pas refermer le livre avec colère, parce qu'il aura lu à la première page de texte, en grands caractères, Périclès ; c'est d'en lire au moins la première phrase, la première page, puis les dix premières pages ; c'est de lire ensuite, s'il n'a pas eu la patience d'aller plus loin, les larges extraits de Delorme que nous donnons ici. Sans doute se rendra-t-il compte par lui-même que notre compatriote ne mérite pas l'ostracisme dont il a été frappé par une fraction de la critique haïtienne. *Les Théoriciens au Pouvoir* en particulier sont une somme d'idées littéraires, poli-

tiques, sociales et morales que tout *honnête homme* éprouve le besoin de rafraîchir constamment. Elles sont exprimées avec une aisance, une limpidité et un charme qui sont le propre de Delorme. Ce livre devrait être le vademecum de nos étudiants en lettres et en droit et même de nos *potaches*. En le lisant et le relisant, ils feraient coup double : ils auraient des idées claires et distinctes sur bien des points de leur programme ; en outre, en face des possibilités intellectuelles de l'un de leurs aînés, ils prendraient confiance en eux-mêmes.

Pradel POMPILUS

Pradel POMPILUS
R. Frère RAPHAEL
Professeurs de Littérature Haïtienne

DEMESVAR DELORME (1831 - 1901)

SA VIE.

Demesvar Delorme est né au Cap-Haïtien le 10 février 1831. Son père y était instituteur et spéculateur sur les denrées. Probablement a-t-il été le premier maître de son fils. A sa mort, son épouse Catherine Lagroue se remaria et confia l'éducation du petit Demesvar à son frère Justinien, le notaire. Me Lagroue avait pour « *premier clerc un jeune homme fort considéré dans la ville, qui passait pour instruit (...) parce qu'il avait une belle écriture.* » (Mémoires de Delorme). L'un et l'autre se prêteront au vif désir que montrait l'enfant de s'instruire. D'ailleurs, toujours dans ses Mémoires, Delorme nous a révélé son précoce attrait pour les livres : « *Je ne pouvais voir un livre quelque part, sans m'en approcher, le contempler, l'ouvrir (...). Je cédais au charme. J'épelais avec passion tout ce que je trouvais. Je ramassais pour le lire tout ce que je rencontrais d'imprimé ou d'écrit dans le pavé des rues en allant à l'école.* » Il convient de voir là un signe éclatant de sa vocation intellectuelle.

L'enfant avait onze ans, quand un terrible tremblement de terre détruisit sa ville natale. Alors la famille gagna la Grande-Rivière du Nord. Un grand oncle de Demesvar, le général Mouscardy, en était le Commandant d'Arrondissement. Durant son séjour dans ce gros bourg, l'enfant se laisse griser par les spectacles de la nature et déjà, inconsciemment, fait provision d'images pour son œuvre future. Mais le livre de la nature ne le détache pas des livres des hommes. Au contraire, il les associe avec délice.

En 1844, est fondé au Cap-Haïtien le lycée Philippe Guerrier. Demesvar Delorme va y entreprendre des études classiques avec ferveur. Un jour, il évoquera cet heureux temps dans une

lettre à Edmond Héraux, dont l'un des oncles avait été son condisciple au lycéé : « *Au sortir de l'enfance, nous lisions ensemble les Harmonies, Jocelyn, La Chute d'un Ange, avc une émotion difficile à dire, avec un de ces enthousiasmes qu'on rencontre rarement parmi les hommes et qui sont l'indice de la prédestination.* » On verra comment il se liera d'amitié avec Lamartine, l'idole de son adolescence.

Ses études terminées, Demesvar Delorme se sent attiré par la vie d'enseignant. Il devient pour quelqus mois instituteur à l'école primaire des garçons. Ensuite, professeur au collège Adélina qui a pris la place du lycée. Il a vingt-cinq ans et exerce déjà une grande influence sur la jeunesse. Il tient un salon littéraire. Oswald Durand sera l'un de ses discipes fidèles et reconnaissants. Après un voyage aux Etats-Unis, il fonde en 1859, le journal L'Avenir. Il avait cru que le gouvernement de Geffrard allait instaurer enfin un régime républicain exemplaire. Aussi dans les colonnes de son journal donne-t-il une place de choix à ses idées libérales. Il doit bientôt déchanter. Appelé au bureau de l'Arrondissement, il reçoit tout simplement l'ordre de fermer L'Avenir. Il se console en expédiant au grand Exilé de Guernesey la collection complète de son journal. Victor Hugo l'en remercie et lui déclare : « *Vous êtes, comme votre éloquent compatriote, M. Heurtelou, de ces hommes qui honorent leur race, vous prouvez que sous la peau du noir, l'âme peut être lumineuse ; la clarté est en vous.* »

En 1862, D. Delorme est élu député du Cap. A la Chambre, il restera fidèle aux principes de L'Avenir. Il lutte dans l'opposition libérale. Le Pouvoir en prendra ombrage et la Chambre sera dissoute en 1863. Delorme alors regagne sa ville natale. Il est devenu suspect. Délaissant la politique, il s'adonne à la littérature et fait paraître dans *L'Opinion Nationale* des études sur Boisrond-Tonnerre et l'Ecole de 1836. Il épouse en octobre de la même année Nélia Gresse, née d'un père français et d'une mère haïtienne. Puis, lors du soulèvement du Cap, il se met carrément aux côtés de Salnave. Il est son bras droit. C'est lui qui rédige les bulletins de la résistance. Après cinq mois de lutte, l'insurrection est brisée. Salnave doit s'exiler, Delorme également. Ce

dernier finira par gagner la Belgique. A Bruxelles, il publiera dans l'Indépendance Belge. Il rentrera au pays à la chute de Geffrard en 1867. Salnave l'y a précédé. Cette fois le chef des insurgés du Cap en 1865 a triomphé : il a été élu Président de la République. Et voici de nouveau Delorme à ses côtés, comme Ministre des Relations Extérieures, puis de l'Instruction Publique et des Cultes. Dans cette dernière fonction, il a plutôt laissé une réputation de sectaire. Mais bientôt le général Salnave devient impopulaire. Il va passer des années à lutter contre les Cacos et les Piquets pour se maintenir au pouvoir. Aussi, en février 1868, voyons-nous Delorme assurant seul jusqu'à quatre ministères. Chose surprenante, il deviendra tout de même suspect au Président qui l'expédiera à Londres comme Ministre résident. Il n'était pas rendu à son poste qu'il apprenait qu'il était révoqué. Profondément humilié, il répondit à l'outrage par un pamphlet : *La reconnaissance du Général Salnave* (1868). Demesvar Delorme va vivre près de dix ans à Paris. C'est durant cet exil qu'il publie la plupart de ses ouvrages : *Les Théoriciens au Pouvoir* (1870), *Francesca* (1873), *Réfexions Diverses sur Haïti* (1873), *Les Paisibles* (1874), *Le Damné* (1877). Il se crée de grandes amitiés littéraires : Alexandre Dumas, Victor Hugo, Lamartine surtout, qu'il ira visiter à Sain-Point et avec qui il entretiendra une précieuse correspondance.

En 1877, D. Delorme tombe malade. Ce n'est que lentement qu'il se relève d'une fluxion de poitrine qui faillit lui être fatale. Il fera pour sa santé de longs séjours à des Eaux réputées. Puis il rentre à Port-au-Prince. En 1878, il est à nouveau député du Cap. A la Chambre, il se pose en leader du parti national, face à Bazelais. Il collabore également au Ralliement, le journal du Parti. Cependant, à l'arrivée de Salomon à la présidence, il est jeté en prison. Ce n'est que grâce à l'intervention généreuse d'une nièce du Président, Argentine Bellegarde Foureau, qu'il échappe à la mort.

En 1884, Delorme est nommé malgré lui Directeur du Moniteur, à la mort de Fénelon Faubert.

Le gouvernement de Florvil Hippolyte le chargera de missions diplomatiques à Berlin et près du Vatican (1891 à 1893).

Paisibles : « Je suis né, ne le voyez-vous pas, pour être utile à mon pays, et même à vous, malfaiteurs qui me poursuivez. Je dévoue ma vie entière à ma patrie en particulier et à la race africaine en général. » Il n'y a en cette déclaration aucune exagération. L'étude de l'œuvre de Demesvar Delorme le fera voir.

SON OEUVRE

Tout n'est pas également important dans l'œuvre de Demervar Delorme. Certains de ses écrits relèvent du journaliste ou du pamphlétaire : *Le Bulletin de la Révolution,* signé M. Charolais (1865) ; *La Reconnaissance du Général Salnave (1868) ; La Démocratie ou le Préjugé de Couleur aux Etats-Unis* et le *Système Monroë* (1868) ; *Les Paisibles* (1874). Il faut ajouter à cette liste *Le Pays* (une plaquette réunissant des articles publiés par l'auteur dans Le Moniteur) et même *Les Petits, La Hollande.*

On conçoit que cette partie de l'œuvre de Delorme, écrite rapidement sous le coup de l'indignation le plus souvent, n'ait qu'une valeur relative au point de vue littéraire.

Mais il est hors de doute que Demesvar Delorme, écrivain, a honoré son pays par deux romans : *Francesca* (1873) et *Le Damné* — 2 vol. (1877) et l'a servi par *Les Théoriciens au Pouvoir* et *Réflexions diverses sur Haïti.* Nous nous bornerons à étudier ces quatre derniers ouvrages.

Le Romancier.

Demesvar Delorme a publié à Paris deux romans qu'on peut qualifier d'exotiques : *Francesca* (1873) et *Le Damné* — 2 volumes (1877), un troisième roman, de même caractère, *L'Albanaise,* a paru en feuilletons dans le Moniteur (1884 - 1885).

Francesca. (1873)

ANALYSE DU ROMAN.

Francesca est un roman historique. Il raconte la vie mouvementée du prince Djem que son père Mahomet II a écarté du trône de Constantinople en faveur de Bajazet.

Le jeune banni — il est en Asie Mineure —, décide de mettre aussitôt tout en œuvre pour renverser son frère. Mais il ne réussit pas à constituer une armée assez puissante. Il se confia alors aux Chevaliers de Saint-Jean qui le font passer en France. Il va séjourner dans différentes commanderies de ces Hospitaliers, véritables forteresses, puis il sera acheminé vers le Vatican, où il sera sous la protection du pape Innocent VIII.

Il vit ainsi depuis trois ans, quand son amour éclate pour une jeune italienne, Francesca. Véritable coup de foudre, car la fille du baron Campelli s'est éprise à la même minute du prince Djem.

Luigi, un condottiere, tout dévoué au prisonnier du Vatican, va se jeter dans toutes sortes d'aventures pour favoriser cet amour. C'est par l'épée et les travestissements que cet homme soutiendra la passion des deux jeunes gens. Le baron surprend la première entrevue de Francesca et de Djem dans les jardins même du palais Campelli. Désespéré de voir sa fille s'éprendre d'un musulman, il l'emprisonne tout en haut du Château dont il fait interdire l'entrée à qui que ce soit. Cependant Luigi jouera si bien le moine sous le travestissement d'une robe de bure qu'il réussira à voir Francesca au nom de son maître. Une fois cependant il faillit y laisser sa peau.

Djem rêve toujours de reconquérir son trône. Il s'allie à Charles VIII, grâce à l'habileté de Luigi, aussitôt qu'il apprend que le roi de France a décidé la conquête du royaume de Naples. Le jour même de son entrée à Rome, Charles VIII réclama du pape la mise en liberté du prince ottoman et l'attacha à son armée. Il s'y couvrira de gloire à plusieurs reprises.

Cependant le baron Campelli, à la lumière de ces événements, passe peu à peu d'une haine profonde à une réelle sympathie pour Djem et redonne la liberté à sa fille.

Mais César Borgia aussi aime secrètement Francesca. Il décide de se débarrasser de son rival turc. Il fait alors sortir de prison le cousin de la fille du baron Campelli, Sylvio, un autre prétendant à la main de Francesca et qui purgeait au Château Saint-Ange sa tentative d'assassiner le prince Djem. Muni du

poison des Borgia, Sylvio réussit en peu de temps à entrer dans la domesticité du musulman. Il tenta de l'empoisonner, mais sa nervosité lui fait répandre le poison hors de la coupe du prince... Sylvio alors retourna à Rome. C'est Lucrèce qui lui remet, César étant absent, une autre fiole du même poison des Borgia.

Pendant ce temps, Francesca et Djem font une longue promenade en mer. Ils visitent avec enchantement tous les lieux célèbres de la baie de Naples. Sylvio revenu reprend sa place parmi les serviteurs du prince ottoman. Malgré une certaine méfiance de Luigi, il réussira son coup. Djem est emporté dans les vingt-quatre heures. Pauvre Francesca ! Elle ne peut supporter la mort de son amant. Elle va se jeter à la mer. Le même tombeau réunira son corps enfin retrouvé à celui de Djem.

APPRECIATIONS.

La toile de fond du roman Francesca est historique. Les Papes Innocent VIII et Alexandre VI ont, en effet, existé. César et Lucrèce Borgia également. Charles VIII, roi de France, est bien allé en Italie pour conquérir le royaume de Naples, etc.

Cependant le roman lui-même, c'est-à-dire les amours de Djem et de Francesca, n'est que pure fiction, quoique vraisemblable. Il en va de même du personnage Luigi, dont le rôle est de tout premier plan. Avec ce condottière, *Francesca* prend souvent l'allure et l'atmosphère d'un roman de cape et d'épée.

D. Delorme a su camper ses héros. Ils ont un caractère bien tranché et sont vivants. Djem est fier, courageux, sensible. C'est un gentilhomme et un poète. Luigi est réaliste, habile, mais sans scrupule. Francesca est noble, fine, attachante.

Cette belle histoire d'amour nous intéresse encore par d'autres côtés. Le chapitre « chrétien et musulman », par exemple, est un parallèle inoubliable. Il nous faut admirer la science sûre de Demesvar Delorme dans cet exposé.

L'auteur de *Francesca* sait raconter. Ses pages sont d'un tragique émouvant. Mais ses peintures ne sont jamais d'un réalisme forcé. Les termes noblesse et élégance peuvent au mieux caractériser le style de l'écrivain.

On peut vraiment regretter que Demesvar Delorme n'ait point emprunté à son pays le sujet de son premier roman.

« JE VOUS AIME SANS ESPERANCE »

Francesca se pencha sur lui : « Je cède, dit-elle, au sentiment qui me domine, comme je mets la tête sur votre épaule, sans réfléchir. Une voix intérieure me conseille d'aimer, mais cette voix est triste et comme voilée. Je ne sais pourquoi, en vous aimant, je ne puis partager les espérances qui vous transportent. Ces espérances sont des illusions, de fausses perspectives, des mirages trompeurs. Trop d'obstacles, prince, entre vous et moi ! Quand nos deux cœurs veulent se réunir, trop de choses nous séparent et nous éloignent. Vous êtes prince, vous êtes roi ; moi, je ne suis que l'humble fille d'un gentilhomme de la Sicile. Vous soupirez après où vous êtes né, ces pays éclatants où naît le soleil, qui vient languir de ce côté-ci dans les frimas ; moi, mon devoir me retient ici sur la tombe de ma mère. Et lors même que je voudrais tourner le dos à cette sépulture chère et sacrée, lors même que vous consentiriez à oublier pour moi votre rang et votre trône, une loi plus forte que tout cela, une loi terrible, inflexible, nous condamne à ne nous regarder que de loin dans ce monde... Me voilà cependant seule avec vous à cette heure, en ce lieu solitaire ; me voilà appuyée sur vous comme sur l'époux choisi par mon père, m'enivrant du doux poison de vos paroles, qui m'enlèvent à la réalité... Cet amour, vous le voyez bien, est sans avenir, et cependant je m'y laisse aller, les yeux fermés. Je suis dans la barque qui glisse sans but sur l'azur du lac ; mais la brise qui joue dans la voile en murmurant, sort de l'orage qui s'amasse au loin. Je vous aime donc, prince, sans espérance ; je vous aime malgré les sombres pressentiments qui accompagnent dans mon cœur ce doux amour ; je vous aime parce qu'il m'est impossible de ne pas vous aimer ; et je brave, en le faisant, la destinée qui me menace... Je ne manquerai pas à mes devoirs, au respect que je dois à mon nom, à mon père, à moi-même ; ce père dont je vous parle vous considère comme son ennemi personnel, étant l'ennemi de sa religion ; loin de voir jamais en vous un gendre, il maudirait mon amour s'il le savait ; mais ne pouvant être à vous, je ne serai qu'à la mort. Vous aurez eu le premier et le dernier battement de mon cœur... Ah ! plaignez-moi, prince, plaignez-moi ; je fais pitié ! »

« JESUS-CHRIST »

Tout est pur, tout est saint, tout est parfait, mon fils, dans la parole de Jésus-Christ, notre divin Sauveur. Rien n'y a été changé ni intercalé. Lors même que cette sainteté, dont l'exemple ne se voit que dans ses leçons, eût pu se trouver dispersée çà et là dans des doctrines bâties par des hommes, la réunion de leurs mérites divers dans la seule doctrine du fils de Marie en

prouve suffisamment la divinité. Si l'un a enseigné la patience ; l'autre, le respect de Dieu ; celui-ci, l'amour du prochain ; celui-là, le mépris des richesses ; Jésus lui seul a tout enseigné à la fois, et d'une manière inconnue à tous les discoureurs que nous avons cités l'un et l'autre, c'est-à-dire avec une profondeur et une simplicité qu'on serait étonné de trouver réunies, si l'on ne savait qu'on écoute une parole descendue d'en haut.

Si à cette doctrine, mon fils, nous joignons sa vie, qui en a été l'application rigoureuse, parfaite, complète d'un bout à l'autre, vous baisserez la tête, vous vous tairez, vous tomberez à genoux avec moi, pour reconnaître sa divinité. Remarquez ceci, mon fils, qu'aucun de ses ennemis, qu'aucun des persécuteurs de sa parole, que jamais personne, parmi ceux qui font profession d'être les plus acharnés contre le christianisme, n'a jamais osé, n'a jamais pu dire un seul mot contre ses mœurs, contre sa vie. Ce trait est unique dans l'histoire de l'humanité.

Il n'est pas de grand homme, il n'est pas de sage, il n'est pas de juste, sans en excepter un seul, à qui l'on n'ait eu à reprocher des erreurs ou des faiblesses dans sa vie privée. Jésus seul en est exempt.

On a controversé sur sa mère, sur sa naissance, sur sa famille ; on a contesté les miracles qui accompagnaient sa prédication, on a nié sa participation de la nature divine ; mais on n'a jamais attaqué sa personne, on n'a jamais accusé sa vie. On ne lui a jamais reproché un acte qui ne fût pas conforme à sa doctrine. On ne l'a jamais pu. On ne le peut pas.

C'est que lui seul est pur entre les hommes, lui seul parfait, sans tache ; lui seul vraiment saint, vraiment divin.

Il est né pauvre, comme vous le savez, sur la paille d'une étable. Ses premiers vagissements se sont mêlés aux cris du troupeau qui l'entourait. Dieu le voulut ainsi pour que la naissance même de son envoyé fût une leçon. Son enfance et sa jeunesse se sont écoulées dans le recueillement, sous les yeux des humbles parents qui l'élevaient, enfant soumis et obéissant malgré la précoce supériorité de sa raison.

Le reste de sa vie, il l'a passé dans la prédication, au milieu des foules, devant les docteurs, dans les temples, sur les grandes routes, dans les rues des villes, dans les bourgades, sur les bords des lacs ou sur les collines de la Galilée, enseignant Dieu, l'âme, la vie à venir, la patience, l'amour, la charité, la paix, le désintéressement, les vrais biens, la nature, l'égalité, la liberté, la fraternité de tous les hommes, de tous les peuples, de toutes les races.

Il enseignait avec cette douceur et cette sérénité que l'art a conservées à ses traits divins. Jamais un geste d'impatience, jamais un mot d'irritation. Ses yeux, doux et voilés, commme la clarté pure mais sans éclat d'une transparente aurore, reflétaient une sagesse surhumaine, que tempérait, qu'effaçait même le rayon d'humilité qui en découlait. Sa joue amaigrie par

la méditation de ses longues veilles, et le sourire mélancolique qui errait sur ses lèvres, redoublaient dans les cœurs l'attendrissement et le respect.

Sa parole n'avait d'ornement que l'image orientale et la parabole, qu'il adressait aux simples, et devant lesquelles les docteurs et les philosophes courbaient la tête sans réplique

Les populations, charmées par la douceur de ses leçons, s'amassaient à sa voix et le suivaient en l'adorant. Il montait sur les collines pour leur parler ; on se représente avec émotion sa gracieuse stature dans les plis de sa longue robe se découpant avec son geste calme et éloquent sur les clairs horizons de la Palestine.

Il n'y avait rien à objecter à ce qu'il disait. Ses raisonnements étaient péremptoires ; ses adjurations allaient au cœur, elles dépassaient le pathétique. C'était le vrai, le vrai sans fard, le vrai sans voile ; il était impossible de le méconnaître. Il n'a eu besoin de rien écrire ; ce qu'il enseignait était si clair, si évident, si empreint du sceau de la Divinité !

« FRANCESCA ET LE PRINCE CHEZ DES PECHEURS »

Ils allèrent un jour débarquer à Procida, où les femmes portaient le costume grec de leurs ancêtres, et où la population, fidèle aux souvenirs et aux traditions, conservait les jeux, les fêtes, les danses, tous les usages et toutes les mœurs de la Grèce antique.

Une belle jeune femme, gracieusement vêtue de ce costume, qu'on retrouve de nos jours au Théâtre-Français, dans l'Andromaque ou dans la Phèdre de Racine, voyant passer Francesca appuyée au bras du prince, s'approcha d'elle et lui offrit des coquillages à nuances variées, qu'elle vendait aux visiteurs de l'île. Francesca en acheta et, considérant la jeune femme avec intérêt, elle lui demanda si elle était contente de la petite industrie qu'elle exerçait. Elle répondit que son mari était pêcheur, qu'il rapportait chaque jour sa pêche à la maison, qu'elle allait la vendre au marché de la ville avec les coquillages qu'elle recueillait elle-même sur la plage, et qu'ils étaient heureux de la vie tranquille que le sort leur avait faite.

Francesca, en causant ainsi avec elle, arriva dans sa petite maison, située non loin du rivage, à l'ombre de quelques grands arbres. Le mari, assis sur le seuil de la porte, réparait ses filets et chantait. Il se leva pour recevoir les hôtes inattendus qui lui arrivaient. Francesca et le prince entrèrent dans la maison, meublée d'une table de bois blanc, de quatre chaises de paille, d'un bahut et d'un lit. L'air de satisfaction et de sérénité qu'ils trouvèrent sur la figure du jeune pêcheur comme sur celle de sa femme, les intéressa et les toucha.

« La vie doit vous être difficile, leur dit Francesca ; voudriez-vous venir avec nous ? Vous resteriez dans notre maison, et nous vous rendrions bien heureux. » —« Merci, noble dame, répondit la jeune femme : nous ne pourrions nous éloigner de ces rivages. Giulio ne pourrait plus pêcher quand nous serions dans votre palais, et il en serait trop malheureux, car c'est son bonheur d'aller à la mer ; et moi, je n'aurais plus comme ici mon petit jardin à soigner ; je ne pourrais plus aller sur les galets, m'asseoir au bord de l'eau pour attendre Giulio et le voir venir. Merci, noble dame, Dieu nous donne ici tout ce qu'il nous faut, et nous sommes contents. » Le mari ajouta par un sourire tranquille à ce que sa femme venait de dire ; puis il apporta à ses visiteurs des coupes de faïence avec une cruche de ce vin léger qu'on récoltait sur les côtes de l'île, et leur offrit à boire.

Ils burent avec plaisir, et ils causèrent longtemps avec l'heureux couple. En les quittant, Francesca mit deux ou trois pièces d'or dans la main de la femme; elle les refusa de l'air à la fois le plus digne et le plus naturel. — Comment vous appelez-vous ? lui dit Francesca. —Martha, répondit-elle. —Eh bien, Martha, vous nous avez donné l'hospitalité, et nous emportons de vous un doux souvenir; vous ne nous priverez pas du plaisir de vous laisser à notre tour un souvenir. » En disant ces mots, elle ôta de son doigt un anneau dont le chaton portait un brillant ; elle le mit elle-même au doigt de Martha et lui dit d'un ton intime : « Gardez ceci en mémoire d'une amie. » La belle insulaire accepta et dit d'un accent où le sentiment l'emportait sur le respect que lui inspiraient cette grande dame et ce Seigneur : « Vous reviendrez à Procida ? —Qui sait ? fit Francesca.

C'est Dieu qui nous conduit. Nous ne pouvons savoir ce que nous ferons demain. —Nous vous attendrons, dirent à la fois Martha et son mari. » Puis ils sortirent à la suite de leurs hôtes et les accompagnèrent jusqu'au détour du chemin qui bordait leur jardin.

Quand ils furent seuls, Francesca dit au prince : « Je voudrais être avec toi dans cette cabane; j'y serais tranquille, j'y serais heureuse, et ne songerais point à ce trône que tu vas réclamer à travers des hasards dont la pensée m'attriste. Martha est plus heureuse que moi. Ils n'ont rien à craindre, ces braves gens ! Aucune grandeur de la terre ne vaudrait pour moi le bonheur de vivre avec toi dans la sécurité de cette existence ignorée Je sens, Djem, que je serais ici plus heureuse qu'une reine, appuyée sur toi, sous le regard de Dieu. Qu'importent l'éclat des rois et les respects des hommes auprès du bonheur de s'aimer et de ne redouter aucun revers !

— Nous aurons l'un et l'autre, lui répondit le prince : et la sécurité de ce bonheur et le rang qui nous appartient. »

Le Damné

Ce roman nous conduit en Suisse et en Italie, à l'époue des guerres de François 1er. Le héros, Ulrich de Krussnacht, à 18 ans, est d'une touchante ingénuité : « *rien de faux ne remue dans sa tête, rien de mauvais ne germe dans son cœur.* » Il s'éprend d'une jeune fille d'humble origine mais fort belle, et, n'écoutant que son cœur, il est décidé à l'épouser malgré la résistance de sa famille horrifiée à la pensée d'une telle mésalliance. Cependant, sur les conseils de Kern, un racoleur sans scrupule, il s'engage par ambition dans un régiment suisse qui va faire la guerre en Lombardie, laissant sa fiancée dans une situation intéressante. A la première étape du voyage, il s'indigne contre ses compagnons qui s'apprêtent à dépouiller leur hôte, un paysan du nom de Malher, mais à l'étape suivante, le mauvais génie prend déjà le dessus et, à l'instigation de Kern, il séduit et enlève Marthe, la fille de l'aubergiste. A Wasen, sur l'ordre de Kern, il tue, de sa propre main, son hôte, soupçonné d'avoir surpris un secret militaire. Cédant par la suite au démon du jeu, il oblige Marthe à vendre ses faveurs à un certain Urbini en échange de mille écus qu'il a touchés et perdus. Son maître lui-même est effrayé de ses progrès, mais il allait en être la prochaine victime : au cours de la bataille de Marignan, Ulrich tire à Kern une balle dans le dos et le tue pour pouvoir voler une lettre de crédit de 300.000 ducats dont l'autre était porteur... Ainsi de crime en crime, de dégradation en dégradation, il parvient à la fortune, mais il ne peut s'arrêter sur la pente et tombe dans d'autres crimes plus abjects. A la fin, bourrelé de remords, il sombre dans la folie et vient terminer ses jours dans la solitude de la forêt proche de sa ville natale. Désigné désormais sous le nom légendaire du Damné, il est l'épouvantail des enfants indociles.

La surabondance des aventures dans lesquelles l'auteur entraîne son héros finit par lasser le lecteur. De plus, malgré les remords qui l'accablent sur la fin de sa vie, Ulrich de Krussnacht est devenu trop odieux pour qu'on puisse s'émouvoir de ses malheurs.

Le lac était tranquille, légèrement plissé au large par une brise légère, qui rasait sa surface, bleue comme le ciel qui s'y mirait. Son eau limpide, laissant voir le sable, remuait timidement sur le rivage entre les pierres. Rien ne porte à la méditation comme ce bruit faible et doux de l'eau qui se meut sur la rive déserte; rien n'entretient cette saine mélancolie des âmes délicates qui cherchent la solitude comme ce calme et ce silence légèrement interrompus par le bruissement du feuillage des arbres mêlé au murmure de la vague mourante qui clapote à vos pieds.

On voyait au loin s'élever et s'abaisser les rames ruisselantes de trois barques de pêcheurs qui erraient sur le lac en tous sens. Un de ces lourds bateaux qui transportent les pierres d'un bord à l'autre traînait péniblement dans la direction d'Unterseen à Thoune ; on distinguait assez clairement les quatre mariniers qui, alternativement, s'appuyaient de toutes leurs forces sur leurs énormes avirons et reculaient de deux pas en arrière pour reprendre un nouvel élan et revenir se courber encore sur la masse épaisse du chaland, enfoncé dans l'eau jusqu'aux bords.

Cette scène se détachait sur le fond bleuâtre des montagnes d'en face. Ces montagnes, d'une étonnante élévation, se dressent à pic sur le lac, où elles forment tantôt des bords escarpés, tantôt de petits rivages bordés de hauteurs impraticables, tantôt des côtes moins abruptes où grimpent la chèvre et le chamois. Cependant, un peu plus à gauche, elles s'éloignent dans les terres et laissent à leurs pieds des pentes gracieuses et ondulées. Ces collines, cultivées dans toute leur étendue offraient à l'œil le spectacle alpestre le plus attachant : on y voyait tour à tour des espaces coupés en carrés où l'herbe nouvelle, en train de pouser, faisait éclater sa vive nuance vert-tendre ; d'autres espaces de la même forme où les cultures, plus avancées, montraient un vert moins clair ; d'autres encore où la moisson, déjà mûre, ondoyait en vagues blondes agitées par le vent ; puis des champs où, la récolte ayant été faite, il était venu des plantes, dont les fleurs, de toutes couleurs, réunies là comme un tapis, ressortaient agréablement entre ces nuances diverses de la verdure, la paille dorée des épis et les tons sombres, noirs ou rougeâtres des terres fraîchement labourées. De distance en distance des chalets aux murs blancs s'ajoutaient à ce mariage des couleurs sur les coteaux et donnaient au spectacle l'animation et la vie qu'ils avaient en eux. Puis, des prairies peuplées de bœufs, les uns couchés, les autres broutant, s'étendaient sur l'arrière-plan jusqu'à l'endroit où les collines, s'inclinant dans l'autre sens, forment au loin des vallées immmenses avec les montagnes qui ferment l'horizon.

Plus loin, à droite, vers le point où commence le lac et où il reçoit les eaux de l'Aar sortant d'Interlaken, de blanches vapeurs cachaient les lignes des rivages de la plaine ; et les hautes montagnes d'Unterseen, voilées de brume, paraissaient couvertes d'un tissu transparent et revêtaient, sous cette forme vaporeuse, un aspect mystérieux.

Le ciel se courbait sur les Alpes comme une tendresse et entourait toutes choses comme une mère qui embrasse et qui protège. De longs nuages

blancs caressaient les sommets en passant, défaisaient et refaisaient capricieusement en s'en allant les vagues dessins de leurs contours flottants.

Les Théoriciens au Pouvoir

Demesvar Delorme a livré la somme de ses vues politiques et sociales dans un gros ouvrage de 732 pages in octavo : *Les Théoriciens au Pouvoir.*

Le titre même de l'ouvrage est intentionnel. Il veut dire qu'il faut donner le pouvoir à des intellectuels, à des hommes d'étude. Et c'est ce que Delorme tente de démontrer. Mais sa thèse dépasse ce point de vue. Si l'on s'en rapporte à la conclusion du livre, l'on peut dire que Delorme a voulu prouver trois choses. D'abord « *qu'il n'y a de légitimité que dans la démocratie* », puis « *que cette démocratie n'est réalisable qu'au moyen de l'ordre et d'une direction très éclairée* », enfin « *que plus un homme est grand par l'intelligence et par le cœur, plus il est apte à conduire à bien ce régime.* »

Pour soutenir sa thèse, l'auteur choisit, dans l'histoire, des grands hommes à sa convenance. Dans l'époque grecque ce sont Périclès, Démosthène et Solon. Dans l'Epoque Latine : Cicéron. Et dans l'Epoque française : Mirabeau et Lamartine. Delorme nous a laissé de ces célébrités du passé de véritables biographies. C'est ainsi que son étude sur Cicéron comporte 187 pages et celle sur Lamartine, 146 pages.

L'auteur des *Théoriciens au Pouvoir*, au lieu d'écrire un traité ennuyeux et froid, a donc préféré la manière concrète de l'exemple. Au surplus, pour rompre avec le genre biographique lui-même, il fait dialoguer deux jeunes intellectuels du pays à propos de la vie et de l'action de ses grands hommes. L'un s'appelle Paul et c'est peut-être Delorme lui-même, l'autre a pour nom George. Enfin, et ceci mérite d'être souligné, ces discussions au lieu de se passer dans un salon, ont lieu dans la grande nature : dans les campagnes de Bidorette, de Camp-Coq ou de Plaisance.

Arrêtons-nous d'abord à ce cadre de l'ouvrage. Cela va nous permettre de dissiper certains malentendus. On a beaucoup reproché à Delorme son exotisme. Il est certain que des romans

comme *Francesca* ou *Le Damné* n'ont rien à voir avec Haïti. Mais, on l'a déjà pressenti, il ne faudrait pas être aussi catégorique pour *Les Théoriciens au Pouvoir*. En effet, à chaque nouveau dialogue, la scène change de décor. Et, si l'on recueillait les descriptions de sites du pays, les récits et les légendes inspirés par Haïti, cela nous donnerait une centaine de pages.

En fait de descriptions, on peut relever : Un coucher de soleil (p. 1), La route de Bidorette un jour de marché (p. 77), Une source, Des collines boisées (p. 259), Les chevaux d'Haïti (p. 182) et surtout les pages célèbres sur la voûte à Minguette du Dondon (p. 385). On rencontre également dans l'ouvrage des réflexions sur la vie du paysan haïtien (p. 78) ainsi que sur les mœurs du pays (p. 180). L'auteur en arrive même à oublier totalement sa thèse pour nous raconter longuement un service de vaudou (p. 587) ou une tragique histoire d'amour dans la région du Bidorette (p. 260).

Mais venons-en à la thèse. Elle n'est pas neuve, puisqu'on la trouve déjà chez Platon. Et depuis, Voltaire n'a-t-il pas également souhaité être gouverné par un roi philosophe ?

Comme toutes les thèses, celle des *Théoriciens au Pouvoir* a sa part de vérité et sa part d'erreur. C'est sûr, l'instruction est nécessaire à un chef d'Etat, et à tout homme politique. On est porté d'ailleurs à leur faire d'autant plus confiance qu'ils sont plus instruits. Aujourd'hui qui ne récuserait un Président de République illettré ? Mais de là à conclure que le pouvoir revient de droit aux plus intelligents et aux plus cultivés d'entre les citoyens, est-ce encore parler le langage du bon sens ? L'histoire ne nous apprend-elle pas que de véritables génies ont échoué en politique : Lamartine lui-même, et l'on comprend mal que Demesvar Delorme ait choisi ce grand poète pour soutenir sa thèse. C'est que l'on peut être un fin lettré et se montrer incapable de gouverner le moindre groupe social. Question de caractère, sans doute, mais aussi de sens des affaires, des choses et des hommes. En d'autres termes, s'il faut admettre que les penseurs et les poètes ont le front éclairé et sont parfois en avance sur leur siècle, on ne peut pour autant soutenir qu'ils sont assez réalistes pour diriger les destinées d'un peuple.

Mais revenons au théoricien. On reconnaîtra qu'il a eu la finesse de ne point accabler son lecteur de sa thèse. Ce n'est que rarement qu'il la ramène sur le tapis. Par exemple quand il écrit : « *Malgré Adrien, Marc-Aurèle, Julien et tant d'autres, on prétend que les philosophes ne sont pas propres à gouverner, c'est le contraire de cette idée que je tâche de démontrer.* » Généralement Delorme laisse parler les faits, c'est-à-dire la vie du grand homme qu'il déroule sous nos yeux. On est porté d'ailleurs à lui donner raison, d'autant plus que le meneur de jeu, Paul, réussit à peu de frais à retourner son contradicteur George. Autrement dit l'auteur a su mettre tous les atouts de son côté. *Les Théoriciens au Pouvoir* demeurent une confirmation brillante d'une thèse aussi fausse que vraie.

Heureusement, ce n'est pas la thèse elle-même qui est l'essentiel dans ce gros ouvrage. Ce sont plutôt les idées politiques et sociales que l'auteur expose ou qu'il fait discuter par ses deux personnages Paul et Georges.

On peut y lire un parallèle entre la démocratie et la démagogie (p. 20), des considérations sur le despotisme et la tyrannie (p. 20), des réflexions sur la majorité et la minorité (p. 273), une condamnation de la théocratie (p. 114), des observations sur la liberté des élections — un cheval de bataille de Delorme. Une démonstration du droit de propriété (p. 187), des vues sur le socialisme (p. 221), sur la peine de mort (p. 233) et de très belles pages sur le génie et le talent (p. 85 et 131), sur l'instruction et le progrès (p. 439), la culture des lettres et la poésie (p. 259). C'est encore dans cet ouvrage que l'on peut découvrir la pensée religieuse de Demesvar Delorme.

Toutes les questions mentionnées sont traitées sérieusement par l'auteur. L'argumentation satisfait par sa solidité et son ampleur. Demesvar Delorme a beaucoup lu ; il possède des connaissances précises et étendues. Il connaît à fond non seulement les hommes célèbres qu'il a choisis pour sa thèse mais encore Montaigne, Amyot, Montesquieu, Rousseau et combien d'autres tant étrangers que français. Machiavel, par exemple, est analysé par lui de main de maître à travers de nombreuses pages.

On le voit, Delorme a fait entrer dans *Les Théoriciens au Pouvoir* la somme de ses idées, fruit de ses lectures et de ses méditations d'homme politique et d'écrivain.

Aussi devons-nous regretter que ce gros ouvrage, vieux d'un siècle, soit tombé dans l'oubli. Il ne méritait pas cette désaffection. Un esprit réfléchi peut encore aujourd'hui tirer profit de la lecture des *Théoriciens au Pouvoir*, d'autant plus que c'est un livre bien écrit. Il est à la fois d'un logicien et d'un poète. Il renferme des pages littéraires exemplaires. Disons que Delorme excelle dans le portrait. Celui de Catilina est inoubliable (p. 215). Il excelle également dans le parallèle. On peut retenir par exemple celui d'Alexandre et de Démosthène (p. 173). Enfin et nous l'avons déjà souligné, Delorme est sensible au beau et tout particulièrement au charme de la nature haïtienne. Il trouve alors l'élan lyrique et la palette aux couleurs tropicales.

UN COUCHER DE SOLEIL

Il pouvait être cinq heures du soir. Le soleil descendait lentement vers la montagne. Il avait dépouillé cette magnificence qu'on ne lui voit que dans ce ciel ardent des Antilles, et il semblait s'arrêter en passant, pour jeter un dernier regard dans la forêt sur les palmiers élancés à la chevelure retombante, et sur ces grands acajous qui mettent cent ans à s'élever.

Sa lumière affaiblie faisait au milieu des bois ce demi-jour mystérieux qu'adorent les rêveurs et les poètes. Et sur la feuille large et lisse des bananiers qu'on voyait au loin dans la plaine, ses dernières clartés semblaient ruisseler.

(p. 1).

UN TABLEAU CHAMPETRE

Le lendemain matin, avant le jour, ils étaient assis devant la petite maison où ils logeaient, à Camp-Coq. Il y avait dans l'air une fraîcheur délicieuse. Cette fraîcheur était imprégnée de toutes les douces senteurs matinales des plantes de la forêt. Les oiseaux se réveillaient et réveillaient les hommes par leurs cris et leurs chants divers. On respirait un indéfinissable sentiment de paix et de confiance On oubliait les idées tristes, on se sentait heureux, ce qui est rare en ce bas monde.

La vieille du logis jetait du maïs à ses poules, qui sautaient à bas des branches en battant des ailes. A quelques pas de la maison, une jeune femme accroupie trayait une vache sous le caïmitier, et emplissait de lait un de ces vases oblongs formés d'une moitié de calebasse. Un petit garçon, nu-tête et nu-pieds, vêtu d'une blouse de colette attachée par une ceinture de cuir sur le large caleçon de coton bleu, retenait tout près de là, en s'appuyant sur ses talons, le petit de la vache, attaché à un licou, qui tirait sur la corde et faisait mille efforts pour s'écnapper.

La paysanne se releva, l'enfant lâcha la corde, et le bouvart, en deux bonds, était entre les jambes de sa mère, pressant avec avidité et secouant en tous sens le sein maternel dont on l'avait sevré durant toute la nuit.

La jeune femme regardait en riant. Elle remit à l'enfant la calebasse remplie...

(p. 9)

DES CHEVAUX CROTTES

Nous étions en plein mois de décembre. Nos deux causeurs, empêchés par la pluie, regardaient passer les voyageurs, montés sur leurs chevaux peints en rouge jusqu'à la croupe. La terre de Plaisance, l'une des meilleures de tout le pays, est grasse et rouge comme un ciment. Dans le temps des pluies, quand les chevaux ont piétiné plusieurs jours dans les routes de la montagne, ils y laissent une pâte collante de couleur ocre, et ils en gardent cette teinture bizarre qui recouvre leurs jambes jusqu'au poitrail et qui réunit les crins de leur queue comme un pinceau.

(p. 198)

LA NATURE APRES LES PLUIES

Après ces orages de deux à trois mois, quand les torrents sont écoulés et les rivières rentrées dans leurs lits, ce qui s'offre de magnificence dans la verdure des campagnes et dans la végétation sur les hauteurs, est chose admirable et difficile à dire. C'est une renaissance, c'est une fête immense.

Les plantes, pressées et touffues, se répandent en tous sens avec une abondance désordonnée et sans égale. Les cultures poussent en hâte sous le feu renaissant du soleil, absent depuis quelque temps et comme pressé lui-même de rattraper le temps perdu. Le long des chemins et partout dans les bois, tous ces fruits succulents, que personne ne cultive et qui viennent d'eux-mêmes de tous les côtés, s'offrent en foule au milieu de leurs feuilles et des fleurs nouvelles, tous réunis en même temps sur la même branche.

Les larges feuilles du manioc et du sagoutier s'étendent avec complaisance et semblent appeler l'admiration sur leur largeur, étrangère à des feuilles. Tous ces arbres à rameaux radiés et retombants, lataniers, dattiers, palmiers, cocotiers balancent avec grâce la chevelure flottante qui couronne leurs tiges reverdies et reluisantes comme un vernis.

L'avalanche des montagnes s'est changée en fontaines, et ces sources paisibles bruissent comme un murmure dans le fond des bois.

(p. 197)

SENTIMENT DE LA NATURE

GEORGES — L'air des montagnes me fait du bien. Les grands sites et la belle nature impressionnent diversement les hommes; je le vois par nous. Ça dépend sans doute des tempéraments. Toi, en présence de toutes ces grandeurs, tu prends des idées graves et presque sombres. Moi, mon cœur se dilate. Je crois ressaisir la vie, qui s'en allait trop vite et qui s'éteignait.

(p. 171)

VERS LE MARCHE

C'est du vendredi au samedi que les paysans apportent leurs produits dans la ville voisine. La route de Bidorette, creusée dans la montagne, était remplie de voyageurs. Les montagnards poussaient devant eux à la file leurs chevaux et leurs ânes, portant chacun deux sacs de café sanglés sur le bât.

De temps en temps des femmes robustes, à la cotte de gingas retroussée au genou criaient après leurs bêtes de charge trébuchant dans les bourbiers. D'autres, assises sur la macoute, d'où sort la tête d'un régime de banane, épluchaient en chantant une canne à sucre ou un mangot. Les échos de la montagne redisaient d'un ton vague et sourd les chansons de l'ajoupa, ces ranz des vaches du pays aimé, dont le rythme mélancolique remplit les rêves du proscrit loin du ciel de la patrie.

Nos deux jeunes gens allaient à pied dans la foule, à contre-sens des paysans. Ils s'arrêtaient souvent pour deviser avec eux, leur offrir un cigare ou leur acheter des noix grillées. Ils montaient ainsi la pente sinueuse, qui trompe la montagne en la tournant.

A chaque coude, à chaque détour, un nouvel aspect s'offre aux regards. Tantôt des forêts de pins couronnent la hauteur qu'on a en face, tantôt des rocs escarpés menacent de leur masse abrupte la maisonnette penchée sur le précipice, plus loin, des cépées de bambous réunissent leurs tiges et leurs branches entrelacées pour faire la nuit sur la rivière qui coule au fond dans

la vallée. Les bambous, balancés par le vent, ont une plainte sombre et lugubre qui attriste le voyageur.

Mais les montagnards descendaient en foule, et leurs voix couvraient les gémissements de la branche plaintive. Ils s'arrêtaient quelquefois à regarder avec étonnement nos deux amis, vêtus à l'européenne cheminant parmi eux dans ces forêts.

UNE SOURCE

Un bruit léger et continu, comme celui de l'eau tombant dans l'eau, attirait leur attention depuis leur arrivée sur l'herbe où ils étaient assis.

Ils suivirent le murmure qui les invitait, et ils finirent par trouver l'endroit le plus charmant qu'ils eussent encore vu dans leurs courses au milieu de ces bois.

Un repli de la montagne formait en ce lieu une sorte de grotte, couvert de lianes. Cinq ou six filets d'eau pas plus larges que des gouttes de pluie, sortaient de dessous une roche incrustée dans le morne.

Ces filets d'eau se réunissaient et formaient un petit bassin presque rond dans le creux d'une pierre, placée là comme par la main d'un ouvrier.

Ce bassin, à son tour, comme on en voit dans les jardins faits à grands frais et avec moins de grâce que ce lieu sauvage, versait son eau sur une autre pierre, un peu plus bas. L'eau, en tombant ainsi, s'étendait en courbe, et s'ouvrait d'une seule pièce sur le rebord de la roche, on eût dit un voile de gaze déplié d'une pierre à l'autre.

De cette troisième étape, elle se jetait d'environ trois pieds sur un fond de gravier, où elle faisait ce bruit de cascade qui avait attiré nos promeneurs.

Puis, de là, grossie par de petites sources qui jaillissaient de mille fissures au bas du rocher, elle coulait en murmurant dans un sable fin et plissé, et légèrement remué par les crevettes qui y couraient.

Un amandier sauvage, planté par le hasard au-dessus de la roche d'où suintait l'eau, couvrait de ses branches touffues un large espace autour de la source et ses racines rampaient à droite et à gauche, noueuses et repliées comme des couleuvres.

Cet arbre donnait à ce lieu une fraîcheur que l'été des tropiques n'a jamais altérée. Sous son ombrage, l'eau de la cascade roulait dans le sable, claire et transparente, et elle allait ainsi entre deux rangées de cressons et de pourpiers, couchés sur ses bords dans le gazon.

LA VOUTE A MINGUETTE

A une lieue environ de Dondon, il faut entrer dans la rivière pour arriver, en la remontant, à la voûte célèbre qui s'ouvre sur ses bords. On met quelques minutes à voyager dans l'eau, dans le lit même de la rivière, et l'on arrive en face dune épaisse touffe de lianes, formant une sorte de draperie aux arbres élevés qui semblent se serrer à la lisière du bois pour en fermer l'entrée.

Cette touffe de lianes, c'est le rideau de la voûte à Minguette. On ne la voit pas en arrivant. Il faut sortir de l'eau, s'avancer sur la rive, descendre de cheval, s'approcher du feuillage, écarter les branches qui s'entre-croisent, pour découvrir l'étroite issue de la caverne.

On dirait un trou, une sorte de trou de tanière, pratiqué par les bêtes sauvages La grotte est creusée dans un renflement de terrain capricieusement formé en cet endroit, et tout à fait détaché de la chaîne multiple des mornes d'alentour. Des arbres énormes étendent leurs racines tout autour, et sur le dos même du mamelon. Le silence habite en ces lieux, et le mystère semble assis à la porte.

Nos deux voyageurs remirent leurs chevaux au petit garçon. Celui-ci développa les licous enroulés dans la crinière, sous les rênes de la bride, et les attacha aux branches des arbres. On entra.

Chacun des trois visiteurs portait une bougie de cire, qu'on alluma en entrant. Sans cette précaution, on ne pourrait pas faire un pas dans l'épaisse obscurité de la caverne. Ils marchèrent assez longtemps sur un terrain mouvant, où à chaque pas on semble s'enliser et s'engloutir. C'est le guano accumulé, depuis trois siècles, par les oiseaux de toutes races qui ont remplacé dans ces lieux les prêtres caraïbes et les fidèles de l'antique religion des peuplades indiennes détruites par les Espagnols..

Au bout de trois ou quatre minutes d'une marche incertaine sur ce sol étrange, où l'on enfonce jusqu'aux genoux, on aperçoit au loin une vague lueur du jour, qui filtre à travers les roches, grise et pâle comme un rayon de lune. Cette clarté descend du haut de la grotte, et passe par une fissure treillagée de lianes feuillues. Ces lianes brisent la lumière en mille filets amincis, et ces filets mobiles tremblent dans les ténèbres de la voûte, suivant le mouvement du feuillage agité par l'air extérieur.

En cet endroit on s'arrête, et l'on reconnaît, avec autant d'étonnement que d'admiration, un temple fait par les mains de la nature et divisé, comme les églises catholiques, en trois parties presque bien distinctes : une nef large et longue occupant le milieu de l'espace, et deux parties latérales, séparées du centre par deux rangées de colonnes irrégulièrs et sans style uniforme, mais placées presque en ligne droite.

Ces colonnes, ce sont les stalactites lentement distillées des gerçures du roc, et amoncelées en ce lieu depuis l'origine des temps. L'art fantaisiste de

la nature en a formé ces cippes tantôt cannelés, tantôt unis, tantôt striés, qui caractérisent la bizarre architecture de ces temples primitifs ou plutôt naturels, cachés dans les forêts et sous la terre.

Quelques-unes de ces colonnes s'élèvent sur des fûts correctement travaillés, comme par la main de l'ouvrier. Il y en a qui vont jusqu'au dôme sans solution de continuité. D'autres suspendent leur élan vers le milieu de la tige et semblent arrêtées par des pierres d'attente, où la goutte éternelle s'ajoute sans cesse. On dirait des bras levés et tendant à atteindre les parties supérieures, suspendues à la voûte. De cette voûte humide suinte à perpétuité la pierre liquide, qui se solidifie en haut et en bas, et qui rapproche ainsi chaque jour les deux tronçons du pilier calcaire.

La nef principale mène à des entassements de pierres de forme carrée, recouverts d'autres pierres plates et unies, dans le genre de ces dolmens druidiques qu'on rencontre encore dans la Bretagne. Ici la main de l'homme a travaillé. Ce n'est pas la nature qui a élevé ces espèces de tables. Ce sont les monuments et les derniers vestiges d'une religion détruite par la conquête avec les peuples qui la professaient, mais dont la tradition nous est restée.

Ces tas de pierres, la forme l'indique, c'étaient les autels des Caraïbes. Là s'agenouillaient les prêtres, suivis des caciques, les rois légendaires de ces forêts. Derrière eux se pressait la foule des fidèles, pieuse et docile, remplissant de ses cantiques ces voûtes solitaires, qui n'entendent plus, depuis trois cents ans que le cri de l'oiseau qui les traverse.

BIENFAITS DE L'INSTRUCTION

La bonne femme entra dans sa chambre et revint avec une petite cassette soigneusement fermée, d'où elle tira quatre vieux volumes reliés en cuir : une Bible, remplie de petits morceaux d'étoffe et de papier, mis en forme de signets entre les pages ; le Télémaque de Fénelon, un Simon de Nantua, ouvrage attribué au roi Louis XVIII, très répandu depuis longtemps dans le pays, et un petit volume dépareillé des Lettres Persanes.

—Et vous lisez ces livres avec plaisir ? dit Paul au maître de la maison qui semblait tout embarrassé devant ces messieurs, dont il venait d'écouter les dissertations.

—Avec plaisir et avec profit, répondit une des deux personnes qui étaient en visite dans la maison.

C'était un jeune homme qui paraissait de vingt-cinq à vingt-six ans, à la mine ouverte et intelligente, et qui portait avec une sorte de distinction native la vareuse de drill bleu (1), qui flottait sur la ceinture à plis de son large pantalon de colette (2).

---

(1) Etoffe de coton de fabrique américaine.

(2) Etoffe de fil carré, très épaisse et très forte.

Il s'approcha quelque peu de Paul et se mit à lui raconter comment Laurent, c'est-à-dire le maître de la maison, avait appris à lire et à écrire, étant au Cap dans sa jeunesse, et commment, revenu à Dondon avec les volumes que nous venons de voir, il s'était appliqué à les lire tous les soirs, l'un après l'autre à tour de rôle, à sa femme et à ses amis, qu'il réunissait chez lui à cet effet.

— Il y a dans ces livres, continua le jeune homme, des paroles très belles et très raisonnables. Laurent nous les explique, et depuis qu'il fait ainsi la lecture dans le bourg, beaucoup de personnes qui vivaient dans le vice et dans le mal se sont corrigées. J'en connais plusieurs qui fuyaient le travail, qui menaient mauvaise vie, et qui se sont mis depuis à travailler honnêtement et à vivre tranquilles dans leurs familles. D'autres avaient pour métier de dire la bonne aventure et de consulter les fétiches des tables (3) du veaudoux ; ils ont entendu Laurent, ils ont compris les choses qu'il conseille, et ils se sont décidés à chercher leur existence dans la culture de leurs terres, et à n'implorer que ce seul Dieu qui est là-haut, dans le ciel.

Laurent a fait ainsi beaucoup de bien dans le pays. Vous pourrez en juger vous-même, messieurs, si vous nous faites l'honneur de rester quelques jours de plus dans la commune. Vous y verrez les champs bien cultivés, et vous entendrez rarement parler de vols ou d'autres désordres assez communes dans les cantons qui nous avoisinent.

Dans deux ou trois jours d'ici, vous verrez beaucoup de monde passer de ce côté et descendre dans la vallée, pour aller assister à de grands mystères du rite du veaudoux, à l'occasion de la mort d'une jeune fille que nous avons perdue il y a six jours. Aucun des nôtres n'ira par là. Notre religion, à nous, nous commande simplement de prier pour nos morts et de nous confier, dans notre innocence, à la bonté du Dieu vivant.

Le langage enthousiaste et convaincu de ce jeune homme fit une profonde impression sur l'esprit de nos deux amis. Ils comblèrent Laurent de compliments, de louanges, d'encouragements. Ils lui promirent des livres, et ils se mirent à réfléchir, avec émotion, sur cette providence de l'instruction, qui améliore le cœur à mesure qu'elle éclaire l'esprit.

Ainsi, le seul Laurent, pour avoir reçu dans la ville voisine l'humble enseignement primaire qui lui permettait de lire et d'expliquer aux siens ce qu'il y a de juste et de sage dans ses livres, avait transformé toute une population rurale, livrée au hasard et aux mauvais instincts de l'ignorance.

Il avait pu trouver, malgré l'humilité de son esprit, dans la philosophique épopée de Fénelon, si pleine de sagesse et de lumière ; dans les voyages du vieux père Simon, toujours sermonnant, toujours raisonnant, combattant les erreurs, les préjugés, les superstitions, et enseignant partout les devoirs de l'homme et du citoyen; dans les versets adorables de l'Evangile, si fortement empreints de résignation, d'espérance et de charité ; il avait pu trouver, disons-

---

(3) Autels d'un culte mystérieux dont il sera parlé dans la suite.
(NDL'A)

nous, des leçons simples, claires et frappantes, qu'il avait fait passer dans l'âme de ses amis et de tous ceux qui l'écoutaient. Ces leçons avaient, de proche en proche, gagné presque toute une commune dans les montagnes, et avaient changé une population entière, adonnée à la superstition et aux maux qu'elle entraîne d'ordinaire, en une confrérie d'hommes sensés, d'hommes laborieux et d'honnêtes gens.

Que de bien réservé à l'humanité par cette idée de la propagation de l'enseignement primaire dans les dernières classes de la société ! Combien un homme comme ce Laurent que nous venons de voir, placé dans chaque canton, dans chaque commune, dans chaque hameau d'un pays, pourrait y semer d'ordre, de bon sens, d'honnêteté, et aider les gouvernements dans la tâche qui leur incombe de moraliser en commandant !

L'instruction, on ne peut le nier, a ce privilège admirable de toucher l'âme en même temps qu'elle redresse l'esprit. La lumière intellectuelle éclaire toutes les parties de l'être humain ; elle ne laisse pas un seul coin dans l'obscurité.

UNE POSSEDEE

Tout à coup, de la foule des assistants s'élance une femme au milieu du quadrille. Ses yeux sont en feu. Un mouchoir blanc, légèrement noué, est enroulé autour de son front. Une cotte d'indienne bleue rayée de blanc serre sa taille, et fait bouffer à la ceinture les larges plis de sa chemise, qui recouvre seule son sein jusqu'aux épaules. Ses bras s'agitent en gestes convulsifs et saccadés. Ses lèvres s'entr'ouvrent en frémissant, et il en sort une haleine brûlante au milieu de cris entrecoupés, inarticulés, comme les rugissements de la fureur. Tout son corps s'agite, comme sous l'impulsion d'une pile électrique. Elle ne danse pas, elle bondit; et ses élans impétueux écartent tous les danseurs, qui se rangent respectueusement de côté et lui laissent la place, insuffisante à son ardeur. On dirait une crise d'épilepsie.

C'est son dieu qui la possède. C'est la divinité qui vient d'arriver. C'est le dieu Léba qui, comme l'antique Apollon de Delphes, vient de passer, frémissant et terrible, dans le sein de la pythonisse. Elle parle, et sa parole s'empreint d'une autorité, d'une sorte de majesté dont la pauvre femme, tout à l'heure confondue dans la foule, était bien loin d'avoir l'apparence. Son langage n'est que sentences et allégories. Elle prophétise, elle commande, elle rend des oracles. C'est la sibylle sur le trépied.

Après avoir discouru quelques instants en phrases coupées et inintelligibles, comme tous les oracles, elle entonna le chant spécialement consacré à la divinité qui la possédait. L'assistance y répondit en chœur ; et toutes ces voix s'élevant ainsi à l'unisson, jetèrent une sorte de clameur tremblée comme un trille sur un point d'orgue infini.

Ce chœur immense au milieu de la nuit se répercuta de proche en proche dans la montagne, et y répandit une indéfinissable impression de mystère sombre et fatidique.

Tout autour il faisait noir, comme on dépeint le fond des enfers. C'était une de ces nuits sans lune et sans étoiles, où des nuages épais et bas interceptent à la terre toutes les clartés du ciel et couvrent les hommes de ténèbres et, en de certains lieux, d'un sorte d'effroi. Un vent de pluie courait dans les branches et faisait trembler la lueur déjà pâle des bougies de cire jaune qui éclairaient la tonnelle, fichées sur des clous ou collées sur des gaules. Cette lumière vacillait d'une manière indécise, comme le chœur qu'entonnait la ronde. Les physionomies, éclairées par ces clartés blafardes, et altérées par l'émotion du mystère, avaient pris un aspect étrange et fantastique. On se croirait en plein sabbat. Nos deux causeurs, qui voyaient cela pour la première fois, se serrèrent instinctivement l'un contre l'autre.

L'inspirée chantait toujours ; puis, comme surexcitée par l'immense clameur qui l'accompagnait, elle reprit ses soubresauts et se mit à tourner sur elle-même, les bras étendus ; une toupie ne va pas plus vite. De temps en temps elle interrompait la rapidité de sa rotation pour lancer à droite et à gauche un pas brusque et allongé, qui imprimait à tout son torse un mouvement de recul. Par suite de ce mouvement, elle rejetait involontairement la tête en arrière, et laissait voir, derrière ses lèvres toujours entr'ouvertes, l'éclatante blancheur de ses dents, qui s'entre-choquaient. Et ce frémissement fébrile des dents complétait sur sa figure l'étrange expression qu'y répandaient l'agitation de ses yeux et les éclairs qui en sortaient.

PAUL.—Certainement ces pratiques sont mauvaises, puisqu'elles n'ont rien de raisonnable et ne décèlent rien de moral. Aussi suis-je heureux de voir que l'esprit public, éclairé de plus en plus chaque jour par les lumières du siècle, même au milieu des campagnes les plus retirées, repousse ces mystères, qui ne sont propres qu'à fausser l'esprit. Aujourd'hui, en effet, on n'en entend parler que dans le fond de quelques montagnes, et, même là, ceux qui les observent appartiennent tous à la foi chrétienne, qu'ils croient pouvoir associer à ce paganisme d'une autre époque. Un gouvernement intelligent et de bonne volonté achèvera sans peine de dissiper ces restes d'erreurs, au moyen de l'enseignement primaire et d'un bon système de moralisation dans ces montagnes. L'œuvre entreprise par Laurent dans son canton pourra facilement se généraliser. Ces hommes sont tous bons et intelligents, ils embrasseront la vérité avec enthousiasme. Les principes simples et clairs de la doctrine chrétienne, tels que le Christ lui-même les a enseignés, dégagés de tout mystère inutile, effaceront bien vite les derniers vestiges des vieilles traditions.

Cette religion du veaudoux, mot altéré sans doute du veau d'or des Hébreux, est évidemment un culte semblable à toutes les espèces de polythéisme qui formaient la foi générale des peuples les plus éclairés de l'antiquité. Elle reconnaît, au-dessous d'un dieu suprême, Jupiter, Allah ou Jéhovah

des nations africaines, des divinités de second ordre, officiers et ministres du souverain maître, comme les dieux inférieurs du paganisme gréco-romain, comme les anges obéissants du paradis de John Milton. Ce sont ces dieux intermédiaires, ces anges, comme on les appelle précisément dans ces montagnes, qui sont adorés dans ces religions nées dans les forêts et dans les déserts de l'immense Afrique.

Il paraît, en outre, que la puissance néfaste des esprits rebelles, redoutée de ces peuples craintifs, leur a fait ériger des cultes aux mauvais génies tout comme aux bons, aux Ahrimane comme aux Oromaze, aux Titans comme aux dieux, aux Lucifer, aux Satan, aux Méphistophélès, comme aux Gabriel, aux Michel, aux Chérubins et séraphins du ciel de l'Afrique.

Et ces dieux des ténèbres, qu'on craint et qu'on révère comme partout ailleurs, on les invoque contre ses ennemis, on leur demande le succès malfaisant des incantations et des philtres qui les complètent. De là ce paganisme que nous retrouvons dans nos montagnes, où les fleuves ont leur génie, comme ce Clameille, que l'on redoute sur les bords de la rivière de Limbé ; comme toutes ces divinités des champs et des forêts qu'on invoque dans toutes les circonstances de la vie, pour le bien comme pour le mal, pour la protection comme pour la vengeance, pour la charité comme pour la haine.

Ainsi, le veaudoux, à l'examiner avec attention, n'est que ce polythéisme universel que l'histoire rencontre à la naissance de toutes les sociétés, de toutes les civilisations, de toutes les races.

CATILINA

Ce Catilina est un homme étrange. Personne n'a laissé dans l'histoire des traces plus singulières, plus originales. Connu par tous les genres de témérité, coutumier de tous les désordres, familier avec tous les crimes, pouvant tout oser et méprisant tout, ainsi que Salluste nous le dépeint, cet homme a passé devant le monde comme une sorte de type grandiose en son genre, qu'on a suivi de temps à autre mais à distance, et que jamais on n'a pu égaler.

C'était le chef du high-life, commme le Lovelace de Richardson. Il s'était fait le leader d'une jeune noblesse corrompue par la débauche, ruinée par le luxe, comme il y a en eu dans tous les temps. César, son ami intime, s'honorait même de son amitié. Ils avaient déjà conspiré trois fois ensemble.

Il appartenait à l'aristocratie la plus élevée, il était d'un orgueil et d'une audace dont rien n'approche, il était brave autant qu'on peut l'être, il savait supporter les plus rudes fatigues et toutes les privations, il avait le tempérament des bêtes féroces, toutes ses passions étaient violentes, il aimait l'extraordinaire, il dédaignait les aventures de peu de péril, il recherchait les choses singulières et démesurées ; il avait l'esprit délié, étendu, cultivé ; il parlait avec éloquence il était séduisant de sa personne, il menait à grandes guides

une existence de grand seigneur, il donnait le ton dans le monde élégant, il avait déjà mangé des millions, et il voulait se refaire une forture, royale cette fois, en s'emparant de la tyrannie. Il fallait qu'il y arrivât ou qu'il périt.

(p. 215)

ALEXANDRE ET DEMOSTHENE

Le plus grand militaire et le plus grand orateur des temps anciens, préparés à la vie publique par les deux plus grands esprits de leur époque !

L'un Alexandre, élevé par Aristote, l'homme positif, le savant, le matérialiste, mettant en œuvre la politique pratique de la force et du despotisme, et asservissant les nations en les dépeuplant comme un fléau.

L'autre, Démosthène, disciple de Platon, le théoricien, le rêveur et le poète, proclamant la liberté et passant sa vie à prêcher l'ordre, la règle et la raison, pour réaliser le bien et le progrès.

L'un, invincible sur les champs de bataille ; l'autre irrésistible à la tribune.

L'un, grand par l'audace et la violence ; l'autre, plus grand encore par la persuasion et le raisonnement.

L'un, épouvantant le monde et le domptant ; l'autre, charmant les peuples, les moralisant et les enseignant.

(p. 174)

LE GENIE ET LE TALENT

A un cri sorti de l'âme, à un de ces traits de lumière qui ne sont pas des reflets, mais des rayons et qui éclairent dans tous les temps sans le secours des circonstances, on reconnaît ce que j'appelle le génie.

Le talent, c'est le soin, l'effort, le travail, produisant des perfections et souvent même des merveilles. Il a souvent aussi plus de mérite, s'étant donné plus de peine. Mais ce n'est pas là l'étincelle soudaine qu'on appelle communément le feu sacré, et qui illumine les grandes idées, les grandes conceptions, qui à leur tour éclairent le monde.

Le talent reproduit, le génie produit et crée, il faut du talent à l'acteur qui sait jouer Tartuffe ; il a fallu du génie à Molière pour le concevoir. Les hommes de talent sont des favorisés, les hommes de génie sont des privilégiés. Les uns ont la faculté, les autres la puissance.

(p. 131)

QU'EST-CE QUE LA LITTERATURE ?

La littérature n'est pas seulement l'art de dire ce qu'on pense et de l'embellir. C'est une intuition intime de tout ce qu'il y a de plus vrai, de plus grand, de plus saint dans le monde ; cest la manifestation de cette seconde vue ; c'est le don d'idéaliser la création, d'en dégager les fins cachées, et d'inviter les hommes, par l'attrait du beau, à s'élever au bien.

Sous le monde apparent, visible, qu'on touche du doigt, se cache un monde non moins réel, qu'on ne voit pas avec les yeux ; monde semblable à celui que révèlent les religions, moins compliqué, moins exclusif, ouvert à tous, et ne contenant dans son immensité que les deux idées du droit et du devoir.

C'est ce monde-là que la littérature dévoile, explique et enseigne.

Au moyen de cette tâche, elle guide les hommes. Elle fait les sociétés et les transforme, sans qu'on s'en aperçoive. Elle gouverne ainsi à sa manière, et elle agit sur les peuples plus effectivement que les gouvernements eux-mêmes.

Ce sont ses hommes de lettres qui ont rendu la Grèce, dans le temps, la capitale et l'école de toutes les nations ; ce n'est pas sa politique, c'est sa littérature qui a mis la France à la tête du monde. Sa grandeur et son influence sont le fait de la succession non interrompue de ses penseurs, depuis Abailard jusqu'à ce jour.

La littérature est une sorte d'initiation : elle possède ses élus, comme l'oracle antique, et en fait des hommes d'une autre espèce, toujours préoccupés de l'énigme du monde et de l'amélioration de ce qui existe, cherchant sans cesse, cherchant partout, et publiant sous toutes les formes les solutions découvertes ou entrevues. (Th. 202-203).

LA FEMME DANS L'ART ET DANS LA VIE

Nous savons ce que peut la femme. Sa faiblesse est une puissance, et l'une des plus grandes qu'il y ait sur la terre. C'est bien à bon droit que les poètes en font le ressort et le nœud de la tragédie. L'action scénique ne devient drame que lorsqu'elle s'en mêle et la domine. Quand elle sourit, la femme commande ; et quand elle pleure, elle commande en maître.

Faible et dolente comme les enfants, forte et violente comme les lionnes, la femme est un prodige dans la création. Quand cette énergie de la faiblesse l'exalte et la possède, ce n'est plus un dieu qui la travaille, comme sur l'antique trépied du temple de Delphes ; c'est une furie, c'est un démon qui la pousse et qui ne la quitte que lorsqu'elle a obtenu ou qu'elle s'est brisée. Partout où les causes se passionnent, cherche la femme, elle n'est pas loin. Que les cœurs s'abattent au milieu des désastres, elle les relève et les rallume :

songe à Jeanne d'Arc. Si les religions s'exaltent et se fanatisent, c'est sa ferveur qui les enflamme : vois Sainte Thérèse. Quand la politique trouve des martyrs, c'est encore elle qui les inspire et qui souvent marche en avant : rappelle-toi Madame Roland. Que de choses encore sont faites par elles sans qu'on s'en doute, parce que ce n'est pas leur main qui se fait voir !

Dieu a rendu presqu'aussi puissant que lui ce mélange de grâce, de larmes, de soupirs, d'émotion, d'enthousiasme et d'ardeur, qu'on appelle la femme.

(p. 62-63)

DES PAYSANS

Ces hommes m'intéressent vivement, dit tout à coup George d'une voix émue. Ils vivent confiants dans ces montagnes, sans s'inquiéter du train du monde, sans se soucier de cette politique dont nous parlons, et dont les évolutions influent pourtant sur leurs travaux et disposent de leur sort.

Cette ignorance et cette confiance ont quelque chose de touchant et de sérieux. L'homme politique a besoin de vivre dans ce milieu pour prendre le sentiment de ses devoirs, pour contracter une juste idée de la responsabilité qu'il assume en dirigeant la vie des peuples.

En effet, une mesure financière, une loi de douane, une décision quelconque en matière d'impôt, votées dans les assemblées, au milieu du cliquetis de l'éloquence bruyante des faiseurs de codes, viennent rebondir dans ces montagnes en y apportant la misère ou l'aisance, selon que la raison ou l'inconséquence, selon que le bien public ou l'intérêt personnel ont inspiré la délibération.

Ainsi selon que la politique suit l'un ou l'autre de ces deux courants, ces hommes des champs et du travail vivent heureux dans la paisible obscurité de la nature, ou recueillent, pour fruit de leur labeur, les difficultés de l'existence et l'abrutissement qui suit la misère.

PAUL.—Ceci justifie ce que je t'ai dit, que la politique est la chose du monde la plus difficile. La difficulté de conduire les hommes, si divers de caractère et d'idées, si changeants et si passionnés, s'ajoute à la difficulté non moins grande d'opérer par l'administration l'amélioration des classes qui souffrent et qui s'étiolent dans l'ignorance.

GEORGE.—Est-il pourtant si difficile de leur assurer ce bien-être qui leur est dû et qui est l'obligation des gouvernements ? Que demandent-ils, en effet, ces hommes qui vivent de peu et qui forment la plus intéressante et la plus utile portion de la population de tous les pays ? L'affranchissement de taxes trop lourdes déguisées sous des noms indirects, et qui les frappent directement pourtant chaque fois qu'ils achètent une blouse pour se vêtir, ou un peu de sel pour leur subsistance ; la sécurité de leurs récoltes, le moyen

de les améliorer, la facilité de leurs transports, une équitable proportionnalité entre le prix des objets ouvrés et le prix des produits qu'ils offrent en échange.

PAUL.—Et tu crois tout cela chose aisée et pouvant se faire en un tour de main ! Ce sont là des questions économiques de la plus haute difficulté. Il faut des études longues et profondes, il faut une contention d'esprit des plus soutenues pour arriver à résoudre ces graves problèmes sans toucher à l'équilibre de la société, sans blesser les droits légitimes d'aucune des diverses classes qui la composent, sans arrêter la marche des affaires publiques, sans paralyser l'activité du gouvernement et des travaux qui lui incombent.

Ces améliorations sont dues au peuple, à toutes les classes qui travaillent et qui vivent de leur salaire ou de leur récolte. Il y en a d'autres qui lui sont dues : tu as omis le bienfait d'un humble enseignement, qui mette l'homme de la nature en communication avec la société, avec la science, avec le devoir, avec Dieu.

Mais pour les opérer graduellement, scientifiquement, sans imprudence et sans secousse, il faut, je te l'ai déjà dit et tu le vois bien, des hommes supérieurs au timon des affaires.

(p. 78-79-80)

PORTRAITS DE « THEORICIENS »

Ces portraits jettent une vive lumière sur les thèses de Delorme. Celui de Cicéron, diffus à travers 187 pages, est présenté ici en trois parties.

1 — PERICLES

Périclès donc, que nous verrons bientôt aux affaires, était un lettré de première classe, comme on dirait chez les Chinois. En outre, c'était un artiste. Personne plus que lui, pas même Phidias, n'avait le sentiment de l'art et de la poésie qui l'anime et qui l'inspire. Il ne l'a que trop montré par les choses qu'il a faites dans sa brillante administration. C'était le goût le plus délicat et l'imagination la plus fleurie Son éloquence était un miracle : il parlait avec tant de grâce et de séduction que les poètes de son temps disaient de lui, dans leur langage toujours figuré, que la déesse de la Persuasion résidait sur ses lèvres.

Et c'est au milieu de cette culture des sciences, de ce goût enthousiaste des arts, de ce culte assidu des choses de l'imagination et de la poésie qu'il gouverna quarante ans la république ombrageuse des Athéniens.

(p. 15-16).

Il s'est rarement trouvé un homme entré plus avant que Cicéron dans cette généreuse initiation (1). Il en a sondé tous les mystères, il s'en est approprié tous les instincts, il s'en est fait la personnification.

Cicéron est un homme étonnant. On se prend à le révérer comme un miracle quand on considère la masse d'idées qu'il a remuées, la diversité des choses qui l'ont occupé, la variété des formes qu'il a revêtues. Il a fourni à lui seul environ le quart de ce qui nous reste de cette littérature latine, depuis lui, si brillamment cultivée. Il se trouve placé, par l'immensité de son œuvre comme par l'ordre des temps entre Aristote et Voltaire. Cicéron donc, comme on l'a si bien dit depuis de M. Thiers, n'était pas parvenu, mais arrivé.

On s'étonne plus encore quand on songe qu'il était d'un pays où de tels travaux étaient peu en honneur et peu goûtés jusqu'à lui. Il semble sortir de terre parmi les Romains.

Mais il ne voulut pas rester exclusivement homme de lettres. Il élargit son horizon et il résolut d'appliquer son génie à la vie active. Une force mystérieuse l'y poussait comme malgré lui ; et dès le temps même de ses premières études, il avait pris l'engagement avec lui-même de renverser à force de mérite les obstacles qui lui barraient le chemin.

Le premier pas qu'il fit, fut un coup d'audace. Sylla était le maître, il plaida pour Roscius contre Sylla.

(p. 203).

Ainsi nous venons de voir l'homme le plus littéraire de tous les temps, le modèle et le chef des «théoriciens» faire son entrée dans la politique de la manière la plus remarquable. Questeur, il a administré la Sicile avec autant de tact que d'honnêteté ; il a fait aussi bien, si ce n'est mieux, que les meilleurs gouverneurs que la république ait jamais envoyés dans les provinces. Chef de l'Etat, il a gouverné l'empire romain avec tant d'habileté et de fermeté, que son consulat est resté le plus glorieux et le plus célèbre de tous ceux dont s'honore la république. Comme édile et comme préteur, il avait montré les mêmes aptitudes et mérite les mêmes éloges. Toutes les magistratures lui convenaient ; il les remplissait toutes avec aisance. Ses longues études et sa puissante intelligence le mettaient à même de tout comprendre et de se distinguer dans tous les postes où il était appelé. Il a pu rendre ainsi les plus grands services à son pays dans toutes les parties de l'administration.

(p. 245).

Ainsi finit cet homme, l'un des plus grands de toute l'antiquité. Il avait consacré sa vie entière à une idée fixe : celle de remplacer le règne de la force par le pouvoir de la raison. Pour y parvenir, il avait lutté contre les

(1) La littérature.

ennemis du droit avec une énergie et une habileté qui démentent à jamais le préjugé de ce qu'on appelle les gens positifs contre les penseurs et les hommes d'imagination. Il voulait, dès ces temps reculés, réaliser la théorie du gouvernement des capacités, et il a légué au monde, dans cette maxime célèbre : *Cedant arma togae*, l'héritage politique et social que l'humanité poursuit de nos jours.

LA SOLIDARITE PANAMERICAINE

Nous disions, il y a trois ans : Les peuples ne se forment pas par l'aveugle action du hasard. Il y a des raisons intimes d'histoire, de sang, de langue, de traditions, qui forment ce qu'on appelle une nation. Quand on violente toutes ces raisons pour assimiler des peuples étrangers à une seule et unique administration, ils semblent plier d'abord ; mais c'est pour se ramasser l'instant d'après et recouvrer la légitime indépendance qu'ils tiennent de la nature des choses.

L'histoire, dont le propre est d'enseigner, offre de frappants exemples à cet égard... (Delorme évoque l'exemple des Romains, des Arabes, des Turcs et des Français qui, après avoir conquis de vastes empires, ont vu toutes ces conquêtes leur échapper peu à peu).

Les citoyens des Etats-Unis ont ajouté graduellement à leur puissance les territoires qui environnaient leur république primitive. Une politique excessive leur suggère de plus en plus la pensée de continuer ces agrandissements, d'asservir à leur domination le Mexique et les Antilles. La différence des races, la différence des langues, la différence des idées, condamnent cette ambition. La force matérielle des armées et des flottes ne vaincra pas la force morale qui s'y oppose. Les canons rayés et les vaisseaux blindés ne pourront rien contre la force des choses.

Les Américains du Nord sont les représentants de la race anglo-saxonne dans le Nouveau Monde, et les républiques fondées dans le Sud sont issues du sang de l'Europe latine.

Au point de vue morale, la chose serait inique; au point de vue politique, elle serait imprudente; au point de vue pratique et administratif, elle serait impossible par l'étendue du service, par la complication infinie des rouages, par l'accroissement outre mesure des charges publiques nécessaires pour maintenir dans le devoir des peuples si jaloux de la liberté, et dont l'insurrection et la *guerilla* deviendraient. dans l'annexion, l'état normal et permanent.

L'intérêt matériel des Etats-Unis dans les Amériques n'est pas la conquête et l'unification. L'esprit pratique de leurs constituants a proscrit la conquête de leur civilisation. L'esprit non moins pratique de leurs gouvernants doit leur montrer l'unification comme un obstacle au lieu d'un avantage, et de plus comme une apostasie.

Le véritable intérêt des Etats-Unis, au Nouveau Monde, est dans l'alliance américaine des nationalités qui s'y sont formées au nom de cette même liberté qu'invoquaient Franklin et Washington.

S'unir à ces peuples par des traités internationaux, constituer par ces alliances une solidarité américaine par rapport aux revendications européennes, étendre son commerce avec ces nations qui, placées pour la plupart sous les tropiques, ont plus d'intérêt à développer la production des denrées tropicales, devenues dans le monde d'un usage général et indispensable, qu'à se livrer à la fabrication et à la manufacture, que la république des Etats-Unis exploite seule dans toute l'Amérique ; s'enrichir ainsi par l'approvisionnement en matières ouvrées de ces pays essentiellement agricoles; tel est le véritable intérêt de la république du Nord.

Au contraire, l'annexion à main armée ne pourrait lui créer que des obstacles ; elle n'aurait jamais de stabilité. Elle soulèverait contre les vainqueurs la conscience universelle, puisque, devenus grands par la liberté, ils auraient renié leur origine et leur principe en violant la liberté de leurs voisins. Enfin de compte, cette même force des choses, cette même raison inflexible qui gouverne le monde en souveraine, cette même nature que rien ne peut vaincre ni faire fléchir, amèneraient infailliblement les résultats qu'a obtenus dans l'ancien monde la politique inique de la domination universelle.

D'ailleurs pourquoi la grande république a-t-elle en Europe ces sympathies et ce crédit qui doublent sa force parmi les nations ? C'est parce que, née de l'idée de liberté, elle a jusqu'ici maintenu dans sa vie publique cette idée féconde en progrès. Mais du jour qu'elle aurait répudié la liberté en entreprenant d'opprimer les peuples libres qui l'avoisinent, cette sympathie l'abandonnerait. Et cette réprobation de l'opinion serait le signal, lointain peut-être mais infaillible, de sa décadence et de sa ruine.

(p. 46-50).

HAITI ET LA FRANCE

Georges, au cours d'une conversation avec un Allemand et deux Français résidant en Haïti, se désole de ce que son pays a souvent été taxé de « barbarie » ou attaqué par le ridicule en Europe. L'un des Français convient avec lui de l'injustice de ces attitudes, rend hommage à la douceur des mœurs, à l'hospitalité des Haïtiens, à leur intelligence qui, espère-t-il, saura renverser la vapeur.

Et cette intelligence, continua George, suit le cours des idées de la France. Or l'esprit français, si vivace et si fécond partout, ne restera pas stérile dans le nouveau monde.

Le Français — Ce que vous dites là me flatte assez à mon tour, et c'est maintenant moi qui dois vous remercier du compliment.

—En effet, dit l'autre Français, qui n"avait pas encore pris part à la conversation, je n'ai pas manqué de constater que la langue française, qui se parle en cette île, y a pour ainsi dire naturalisé les idées de la France, ses mœurs, ses lois, ses goûts, ses tendances sociales et politiques.

Ce pays a soutenu une longue guerre contre la France, et cependant la nation qu'on y aime le plus, c'est encore elle. On a presque fêté en Haïti la nouvelle de la prise de Sébastopol. A ces divers titres, j'ai toujours pensé que les gouvernements français devaient s'intéresser au sort de cette jeune nation qui, dans la paix et dans l'ordre, fondera un jour dans les Amériques une nouvelle civilisation.

L'indépendance nationale que vous aimez à juste titre, et à laquelle vos concitoyens tiennent comme à leur vie même, mérite les sympathies que des conquêtes ne grandiraient pas, mais que l'influence de jour en jour plus répandue de son nom rendra de plus en plus forte parmi les nations.

C'est par les langues que les civilisations se répandent. Le commerce et les intérêts matériels tendent à propager, avec une étonnante célérité, l'influence pratique des langues de souche saxonne. L'Angleterre et les Etats-Unis envahissent le monde. Mais l'intérêt matériel n'est pas le seul que recherchent les hommes, et il appartient à la nation française de contrebalancer cette tendance matérialiste par la propagation de sa langue expansive et civilisatrice, dans l'intérêt même de son influence sociale et politique.

Oui, répondit Georges : la France parle l'idiome du droit et des instincts généreux de l'âme. C'est par cette langue que l'humanité atteindra les plus belles conquêtes comme elle a, par elle, au siècle dernier, acquis ces droits et ces vérités qui forment aujourd'hui son plus beau domaine et le fondement de la vie des peuples.

(p. 182-183).

Réflexions diverses sur Haïti

(La misère au sein des richesses) — (1873)

Après avoir rappelé la richesse de Saint-Domingue et présenté un rapport détaillé de toutes les productions de l'ancienne colonie française, l'auteur de *Réflexions Diverses sur Haïti* s'arrête à des constatations bien pénibles sur l'état de l'agriculture en 1873 : « *...Aujourd'hui Haïti ne produit plus bel an, mal an, qu'environ 60 millions d'un café mal soigné, mal récolté, inférieur, en raison de cela à celui de toutes les provenances; ce qui fait une valeur d'à peu près de 50 millions de francs à la place de 500 millions que donnait précédemment le pays.* »

Mais pourquoi cette différence ? Quelles en seraient les causes ? Demesvar Delorme n'incrimine pas l'intelligence de l'Haïtien qu'il juge apte au gouvernement, mais l'incurie des pouvoirs successifs depuis l'indépendance. Il les accuse d'avoir mis au premier plan le soin de se maintenir au pouvoir et au second plan de leurs préoccupations la production du sol. Il le prouve en passant en revue tous les gouvernements, de Boyer à Salnave. Même constatation chez tous : « *Les questions de la politique et les questions personnelles l'emportaient sur le reste.* »

Aux yeux de l'auteur cela constitue une démission scandaleuse. Il ne voit pas, en effet, que le gouvernement haïtien ait d'autre mission que de développer l'agriculture. Il apporte des arguments pour étayer son assertion. Dans le pays, écrit-il, il n'y a pas de ces difficultés économiques qui compliquent la tâche des gouvernements de l'Europe, il n'y a pas davantage de difficultés diplomatiques pour absorber l'attention du gouvernement comme dans les cabinets des grandes puissances. Aussi Delorme ne cesse-t-il de clamer : un gouvernement haïtien ne doit avoir qu'une préoccupation : « *Faire prospérer l'agriculture.* »

Notre théoricien s'étend plus longuement sur le gouvernement de Salnave. D'abord, il est vrai, pour se défendre contre des calomniateurs, mais aussi pour nous faire part de ce qu'il a tenté pour développer l'agriculture sous ce gouvernement. Son plan consistait au premier chef à intéresser fortement les cultivateurs à produire plus et à produire mieux. Pour le réaliser, il envisageait de donner la plus grande sécurité aux paysans, en établissant une gendarmerie rurale, de propager à travers les campagnes l'usage des instruments aratoires et des machines agricoles, d'introduire dans le pays d'autres cultures tropicales, de faciliter les communications en ouvrant des voies de pénétration à travers le pays, d'organiser enfin des concours agricoles.

Demesvar Delorme commença à mettre son plan à exécution. Mais que pouvait-il faire, alors que le Président Salnave (le général) devait, pour sa sécurité, se lancer vers le Nord ou le Sud pour essayer de réduire les insurgés ? La production ne suppose-t-elle pas une ère de paix ?

Dans cette partie de son ouvrage, Delorme nous fait part de ses idées libérales. A retenir entre autres une page fameuse sur la liberté des élections et une brève mais lapidaire condamnation de la dictature : « *Dans des temps d'ordre et de paix publique, la dictature, c'est-à-dire le pouvoir d'un seul, sans contrôle et sans limite, est un non-sens, un danger, un outrage, une abomination, qu'une nation ne doit jamais souffrir. Je n'ai jamais cessé d'être de cet avis.* »

Delorme en vient ensuite à parler de réformes. Après avoir constaté que les gouvernements de son pays ont aimé à les multiplier, il en dénonce quelques-unes. Entre autres la révision des lois de douane. «*Pour augmenter les revenus des douanes,* écrit-il, *c'est-à-dire pour y trouver les ressources qu'exige la situation, il faut augmenter les produits qui attirent l'importation. Cela est plus que simple : un enfant le comprendrait.* » *Il s'in*surge également contre le papier monnaie : « *Ce papier monnaie est bien la seconde cause de la misère de notre pays...*» Il déclare que rien ne le garantit à cause même de la fluctuation de la piastre. Il nous montre enfin les malheureuses conséquences de ce mal du papier monnaie : «*Vous avez vingt mille gourdes, voici la piastre à vingt, vous n'avez plus que mille gourdes en votre possession, et si elle tombe à quarante... D'où les faillites, des familles dans le dénuement et l'administration sans ressources obligée d'émettre de nouveaux billets, c'est-à-dire d'aggraver la situation.* »

On devine comment Delorme conclut son exposé : pour en finir avec le papier monnaie. il n'y a qu'une solution : augmenter la production du sol.

Mais voilà, cette production est-elle possible ? Ici l'auteur répond péremptoirement : avancer le contraire « *voudrait dire que le pays n'a pas les qualités qu"il faut pour prospérer, pour vivre indépendant, maître de lui-même.* »

En achevant son ouvrage *Réflexions sur Haïti,* Delorme ne peut s'empêcher de dénoncer un certain nombre d'aberrations qui ont cours touchant la vie matérielle du pays. « *On est péniblement surpris d'entendre des gens qui se donnent pour des*

réformateurs parler d'établir en ce moment dans le pays des chemins de fer. » Une absurdité : « *Pour avoir des chemins de fer dans un pays,* déclare le théoricien, *il faut que ce pays ait une population et un mouvement d'affaires suffisants pour les entretenir.* » Ce qu'il conseille plutôt, c'est de rétablir les routes et de les faire entretenir dorénavant.

Delorme s'oppose également à l'idée d'installer en Haïti des industries manufacturières et des fabriques. Ses raisons ? C'est que le pays est essentiellement agricole. Agriculture d'abord. Certes, dit-il, des industries peuvent être envisagées : les pêcheries, par exemple, et surtout la fabrication du sucre au lieu de s'entêter à convertir la canne en sirop et en tafia.

Après ces *Réflexions diverses sur Haïti,* centrées sur la nécessité de faire produire le sol, Delorme fait voir les dangers qu'il y aurait pour le pays s'il ne prospérait pas : « *Si mes concitoyens continuent à prendre pour argent comptant ce mot stupide et honteux : « Il n'y a pas moyen ! » ils ne tarderont pas beaucoup à le déplorer : ils deviendront la proie de l'étranger.* »

Ainsi Delorme, comme quelques années plus tard, Etzer Vilaire avec les *Dix Hommes Noirs* et Anténor Firmin dans sa conclusion de *l'Effort dans le Mal,* laissait entrevoir une occupation du pays, s'il ne devenait pas plus sage...

PROSPERITE DE SAINT-DOMINGUE

Saint-Domingue à elle seule donnait donc à la France, outre ce qu'elle gardait pour son commerce intercolonial, les neuf douzièmes de cette prospérité d'outre-mer dans le nouveau monde, qu'on lui enviait au siècle dernier.

Les richesses étonnantes de cette terre de Saint-Domingue étaient produites par 792 sucreries, 2.587 indigoteries, par des plantations comprenant ensemble 24.018.336 cotonniers, 197.303.365 caféiers, 2.757.691 pieds de cacao ; et le capital de ces établissements s'élevait à une valeur de 1.487.840.000 francs.

Outre ces industries agricoles et ces cultures destinées au commerce, la colonie avait en même temps, pour son alimentation ou pour son trafic avec les îles voisines, qu'elle approvisionnait, 7.756.225 bananiers, 1.178.229 fosses de manioc, 12.734 carreaux de terre plantés en tubercules divers : ignames, patates, etc.; 7.046 en millet, près du double en riz ou maïs, et tout le reste de

ce qu'on appelait les places ou jardins, en fèves, légumes et arbres fruitiers.

Et il s'en fallait de beaucoup que tout le territoire cultivable fût en rapport. Près de la moitié de la colonie était encore en forêts.

L'élève du bétail et des autres animaux nécessaires n'était pas négligée : le pays nourrissait 95.958 chevaux ou mulets et plus de 250.000 bœufs, moutons, chèvres ou pourceaux.

Diverses industries s'exerçaient sur un bon pied à côté de ces travaux agricoles : il y avait dans la colonie 26 briqueries et tuileries, 29 poteries, 182 distilleries ou guildives, 370 fours à chaux et 6 grandes tanneries dans le Nord.

Aucun autre pays sur la terre, toutes proportions gardées, n'était aussi riche que Saint-Domingue. Aucun autre n'offrait une existence plus facile, plus commode, plus agréable.

Mais cette prospérité splendide était déshonorée par l'iniquité de l'esclavage ; et la Révolution de 1789, qui plaidait la cause de tous les opprimés, vint détruire l'oppression sur ce sol de Saint-Domingue par la main même de ceux qui souffraient.

Après les longues luttes qui ont eu pour issue le triomphe des droits de l'opprimé sur cette terre enrichie par son travail, la guerre de l'indépendance et les dissensions civiles qui vinrent après, virent graduellement diminuer cette richesse agricole, qui faisait l'admiration de l'Amérique et de l'Europe.

Il appartenait au gouvernement de ce pays, devenu indépendant, de ramener de suite la production de ce sol exceptionnellement doué au point où elle était arrivée au moment de la Révolution. C'était, pour l'administration de la République d'Haïti, un devoir pressant, le premier et le plus impérieux de ses devoirs, d'atteindre en hâte et de dépasser l'ancienne prospérité de la colonie de Saint-Domingue. C'était là d'abord pour elle une question d'amour-propre et d'honneur national. C'était là en outre l'unique moyen de rendre ce peuple nouveau respectable et respecté, c'est-à-dire paisible, prospère, heureux, civilisé.

L'Indépendance n'avait pas seulement pour but, pour les citoyens de ce pays, de se gouverner par leurs propres lois; mais aussi de créer sur cette terre prodigue une civilisation fertilisée et ennoblie par la liberté. C'était là la pensée de ces hommes généreux et vaillants qui venaient de combattre en vrais héros pour nous donner cette patrie. Le sentiment profond qu'ils avaient de la dignité humaine leur avait fait une grandeur d'âme sublime, que leurs adversaires mêmes ont admirée au milieu de la lutte. Ils avaient pour objet, en répandant leur sang sur les champs de bataille, d'élever à leur race un monument dans les Antilles. Ce monument, ce devait être, on le voit dans tout ce qu'ils ont dit, dans tout ce qu'ils ont fait, la civilisation d'une nation issue de leurs efforts. Ils avaient en vue de prouver par des faits, après la victoire, que la liberté est mille fois plus féconde que la violence.

Cette tâche, dont l'idée les grandit encore plus et nous montre en eux plus que des braves, ils l'ont léguée à ceux qui devaient avoir en main après eux le gouvernement de la République d'Haïti.

L'unique mission de ces gouvernants était donc de s'appliquer à relever la prospérité de ce pays.

LE GOUVERNEMENT ET L'AGRICULTURE

L'initiative individuelle n'existe pas dans notre pays, on ne la voit pas d'ordinaire chez les nations qui viennent de naître. C'est au gouvernement que revient la tâche, en Haïti comme en beaucoup d'autres pays, de donner le branle, de diriger le mouvement, de l'entretenir, de le conduire pas à pas et sans relâche. Toute la mission d'un gouvernement dans ce pays se résume en ces deux mots : développer la production.

Les difficultés d'ordre économique qui compliquent la tâche des gouvernements de l'Europe n'existent pas chez nous. Le territoire peut suffire, d'après de sérieux calculs de statistique, à une population vingt fois plus grande que celle qui l'habite en ce moment. Il ne s'agit donc pas, comme en Europe, de donner du travail aux bras, mais de donner au sol des bras qui lui manquent. Pas de difficultés diplomatiques absorbant l'attention du gouvernement comme dans les cabinets des grandes puissances. Qu'a donc à faire le gouvernement de ce pays ? Quelle peut être sa mission, son occupation ? — Faire prospérer l'agriculture.

Un gouvernement intelligent, en Haïti, s'il est honnête, ne saurait avoir un autre rôle que celui-là. Tout ce qu'on fait en dehors de cela est de nulle valeur. C'est, comme on dit en pareil cas, jeter de la poudre aux yeux du public.

LA LIBERTE DES ELECTIONS

Je dis que ce point de la liberté des élections est fondamental, et j'ai raison. En effet, si un gouvernement empêche les électeurs d'élire pour représentants les citoyens qui ont leur confiance, et qu'il emploie des moyens de violence ou d'intimidation pour faire nommer ses amis, le pays n'est pas représenté. Et alors, ce contrôle de l'administration par les élus du peuple, qui est le principal objet de toute constitution représentative, n'existant pas, la constitution n'existe plus. Elle est détruite par la plus odieuse des violences, celle qui prétend n'être pas violente, et qui revêt les dehors de l'honnêteté. En conséquence de cela, le pouvoir marche d'accord avec les prétendus députés, ses amis, nommés par lui-même, comme on vit en bonne harmonie avec ses compères, et il fait sans obstacle sa volonté à l'égal des gouvernements les plus absolus.

DES CHEMINS DE FER EN HAITI

Pour avoir des chemins de fer dans un pays, il faut que ce pays ait une population et un mouvement d'affaires suffisants pour les entretenir. Qu'on parvienne même chez nous, à l'aide de capitaux étrangers, à établir ces voies ferrées dont on parle si naïvement, les dépenses énormes qu'il faut faire pour préparer les terrains, pour exproprier, pour élever les remblais, creuser les voies, faire et poser les rails, percer les tunnels, construire les gares, les wagons, les locomotives, resteront perdues, cela est trop clair, puisque le travail, les affaires, la population restreinte des vastes espaces à relier, sont en ce moment trop au-dessous de ce qu'il faudrait pour occuper ces voies ferrées et leur faire rapporter une dividende quelconque à la compagnie.

Avant de songer aux chemins de fer, il faut penser à rétablir les routes, devenues partout impraticables dans les temps de pluie ; il faut, une fois ces routes rétablies d'après les procédés employés de nos jours, les faire entretenir par un service régulier de cantonniers ; il faut jeter des ponts sur ces rivières qui, dans les grandes crues, interrompent les communications ; où se perd une partie de la petite récolte qui se fait encore, et où se noient chaque année bon nombre de voyageurs et de cultivateurs allant dans les villes avec leurs produits.

Quand on aura ces ponts, quand on aura ces routes, au moyen de ressources créées par l'agriculture ; quand la production se sera développée, quand il y aura de grandes valeurs de produits à transporter, quand le mouvement d'affaires sera redevenu ce qu'il était dans le pays au commencement de ce siècle, quand, par le fait de l'aisance, de la multiplication des mariages réguliers dans les campagnes et d'une immigration sagement dirigée, la population sera devenue cinq fois ce qu'elle est aujourd'hui ; alors on pourra parler de voies ferrées, et alors seulement la chose sera possible, opportune, nécessaire, profitable.

IL N'Y A PAS MOYEN

Il ne manquera sans doute pas de sceptiques, je les vois d'ici, pour répondre à ces paroles : « Il n'y a pas moyen de relever ce pays. » On doit bien soigneusement se mettre en garde contre ceux qui tiennent de pareils propos. Ce sont ces propos-là qui répandent le découragement dans notre pays et qui le perdent. Certainement, il est facile de dire: « Il n'y a pas moyen. » Cela est plus simple, et avec cela, on se dispense de rien entreprendre. Ce mot barbare il n'y a pas moyen est l'ultimatum de la paresse, de la défaillance, de l'incapacité consciente d'elle-même, ou de la mauvaise foi. C'est ce mot-là qui, répété de proche en proche depuis 1844 comme une consigne, a jeté notre pays dans l'état de misère où il se trouve aujourd'hui.

Non, il n'est pas vrai qu'il n'y ait pas moyen. Partout sur la terre où il y a des hommes ayant dans l'âme un sentiment d'amour-propre et une

idée juste dans la tête, il y a moyen de fonder une société et d'en faire sortir une civilisation. Ceux-là qui disent qu'il n'y a pas moyen sont ceux qui ne sont pas capables de trouver ce moyen, qui n'ont pas le courage d'entreprendre ce qu'il faut faire, ou qui n'ont pas à cœur de faire naître cette prospérité publique dont je parle ici.

Si mes concitoyens continuent à prendre pour argent comptant ce mot stupide et honteux : *Il n'y a pas moyen*, ils ne tarderont pas beaucoup à le déplorer : ils deviendront la proie de l'étranger.

Maurice A. LUBIN

BIBLIOGRAPHIE DE DEMESVAR DELORME

ROMAN

Francesca
E. Dentu, Libraire-Editeur, Paris 406 pages 1872.

Le Damné
Challamel, aîné, Libraire-Editeur, Paris

Vol. 1	402 pages	1877
Vol. 2	512 pages	1877

L'Albanaise (ce roman est indiqué par l'auteur dans la liste de ses œuvres parues. Nous ne l'avons jamais vu).

POLITIQUE

L'Indépendance d'Haïti et la France (paru sous le pseudonyme de Charolais) — E. Dentu, Paris, 32 pages, 1861

La Reconnaissance du Général Salnave
Imprimerie Centrale des Chemins de Fer (A. Chaix et Cie.), Paris.
16 pages, 1868.

Les Théoriciens au Pouvoir (causeries historiques).
Henri Plon, Imprimeur-Editeur, Paris, 732 pages, 1870.

Les Républiques Américaines (mention en est faite par l'auteur, nous ne l'avons jamais vu).

Réflexions diverses sur Haïti
E. Dentu, Libraire-Editeur, Paris, 138 pages, 1873.

La Démocratie et le Préjugé de Couleur aux Etats-Unis d'Amérique et le système Monroe
Paris, 55 pages, sans date.

Les Petits ; la Hollande
Société Belge de Librairie (Oscar Schepens), Bruxelles 234 p. 1898.

Le Pays
Imprimerie Alcan-Lévy, Paris, 50 pages, 1874.

POLEMIQUE

Les Paisibles
Imprimerie Alcan-Lévp, Paris, 50 pages, 1874.

MEMOIRES

1842 au Cap ; Tremblement de terre
(publié par son petit neveu, Jean Lambert, Imprierie du Progrès (E. Almonacy), Cap-Haïtien, 34 pages, 1942.

ETUDES SUR DEMESVAR DELORME

Charles Lechaud : No. du 10 février 1931 consacré à Delorme, à 5 mai 1898.

Georges Sylvain : Hommes et Livres, la Hollande, par Demesvar Delorme, La Ronde, 5 novembre 1898.

La Presse : Le romantisme chez Delorme, La Ronde, No. 1, l'occasion du centenaire de sa naissance.

Pauléus Sannon : Figures disparues, Demesvar Delorme, Le Temps — Revue, 25, 29 juin et 2 juillet 1938.

Jean Clerveaux : Demesvar Delorme, Mémoire de l'Ecole Normale Supérieure (dactylographié).

Pradel Pompilus : Pages de Littérature Haïtienne, 2ème. édition, N. Théodore, 1956, Demesvar Delorme, p. 260-274.

Ernst Trouillot : Demesvar Delorme, le Journaliste, le Diplomate, Port-au-Prince, N. Théodore, 1958.

Hénock Trouillot : Demesvar Delorme ou Introduction à une Sociologie de la Littérature Haïtienne, Imprimerie des Antilles, 1968.

Roger Gaillard : Demesvar Delorme, sagace doctrinaire ou rhéteur étincelant ?, jeudi 19 septembre 1968, Nouveau Monde.

— Demesvar Delorme ou la vénération de l'intelligence, vendredi 27 septembre 1968. Nouveau Monde.

Notes d'Information

CONFERENCE DE M. JACQUES BARROS : « VISION DE L'AN 2000 »

Prévue à l'Institut le 5 mai, elle a eu lieu ce même jour à l'auditorium de la Croix Rouge, grâce à l'amabilité du Docteur Victor *Laroche*, Président de la Croix Rouge Haïtienne, et à la haute bienveillance de S. E. le Président à Vie de la République, qui a bien voulu organiser cette manifestation malgré l'état de siège.

C'est donc en toute quiétude que M. Jacques *Barros*, professeur agrégé d'histoire à l'Institut Français et membre de notre Comité de Rédaction, put nous projeter en l'an 2000 et nous y garder une heure durant, nous faisant visiter et commentant avec science les diverses vitrines de ce musée « futurologique » qu'il a bâti pour nous.

Tel qu'il nous fut présenté (1) ce monde de l'an 2000, qui pourtant n'est plus très loin, fascine et l'on doit en attendre le meilleur et le pire si... rien ne vient interrompre l'évolution décrite.

D'aucuns purent le croire ce soir-là, qui eurent bien du mal à rejoindre leurs voitures puis à rentrer chez eux : les dieux, sans doute mécontents d'être oubliés dans ce monde de science et de béton armé qui nous est promis, avaient proposé un avant-goût du déluge...

CONCERTS

On se souvient sans doute des perspectives musicales que CONJONCTION découvrait à ses lecteurs dans son précédent numéro : un « Festival Beethoven » organisé par l'Association **Pro-Musica.**

Ces perspectives sont aujourd'hui du passé. Ce festival, composé de sept concerts, a été un grand succès dont il faut féliciter les organisateurs, MM. Raoul **Denis** et Max **Duvivier**. L'Institut Français s'honore de leur avoir offert un toit.

C'est d'ailleurs à l'Institut Français qu'il devait revenir de clore une si brillante saison musicale.

Le 20 mai, en l'Auditorium du Centre Culturel de l'Impasse Laveau, le pianiste Alain **Motard** nous fit goûter Mozart, Bach, Liszt et surtout, à la reprise, les délicieux préludes de Debussy.

Nous avons aimé Motard et Motard a aimé Haïti ; tous les espoirs sont permis de le réentendre.

---

(1) Le texte de la conférence de M. Barros sera publié dans le prochain numéro de CONJONCTION.

MISSIONS

Ce deuxième trimestre 1970 s'est caractérisé par des missions en grand nombre. Elles furent de recyclage, juridiques ou médicales.

Mission de recyclage

Il y avait là cinq missionnaires : MM. Guy **Robart**, responsable de la mission, professeur agrégé de sciences naturelles, Gérard **Lacourt**, professeur certifié de physique-chimie, Yves **Mouteaud**, professeur certifié de lettres, Fritz **Pierre-Louis**, professeur de sciences et Yves **Ogez**, professeur de mathématiques. Cinq qui avaient accepté de consacrer une semaine (du 30 mars au 4 avril) de leurs vacances de Pâques pour faire au Cap-Haïtien une session de recyclage des professeurs de cette ville.

Cent trente et un d'entre eux, venant de tous les établissements capois, publics et privés, suivirent les cours, conférences, manipulations, et séances cinématographiques organisées à leur intention.

On nous dit que leur intérêt fut si grand que les élèves-professeurs demandent une autre mission pour l'an prochain. Mais l'Institut Français pense à d'autres villes...

Si les professeurs de l'Institut se sont déplacés, l'Institut a de son côté reçu quatre missionnaires, trois juristes et un médecin.

Missions juridiques

Dans son dernier numéro, CONJONCTION s'était déjà fait l'écho de la mise sur pieds d'un programme de coopération juridique franco-haïtienne, consistant essentiellement en la venue de professeurs de l'Institut Vizioz de Fort de France, et de la première manifestation de cette coopération : la mission de M. Yves **Daudet**, agrégé de droit public.

M. Daudet est décidément un familier de nos colonnes puisque nous devons le mentionner de nouveau pour une courte mission de recyclage des fonctionnaires (29 mars au 13 avril) et une mission, plus longue (10-30 mai) au cours de laquelle il doit achever l'enseignement de Me. **Lafleur**, récemment décédé.

Entre temps était aussi venu M. Eric **Lepointe**, civiliste (7-20 mars). Il a entretenu les étudiants de la Faculté de Droit des problèmes du droit pénal et de la criminologie.

Si l'on y ajoute la venue d'un second professeur français permanent, spécialiste d'économétrie, la coopération juridique franco-haïtienne semble avoir été mise sur la bonne voie.

Mission médicale

Dernière mission, traditionnelle celle-ci, la mission médicale, amputée cette année, mais cependant très brillante. Le Professeur agrégé **Mathieu** ayant dû au dernier moment se récuser, seul est venu le professeur agrégé Yves **Grosgogeat**, cardiologue, en compagnie de sa femme. Il travailla pour deux, multipliant les visites en hôpital et les conférences.

Sa mission fut aussi l'occasion de nombreux contacts, notamment au cours des réceptions organisées en son honneur par M. l'Ambassadeur de France et Mme. Philippe **Koenig**, par l'Attaché Culturel et de Coopération Technique et Mme. Serge **Braudo** et par le Doyen de la Faculté de Médecine et de Pharmacie et Mme. Raoul **Pierre-Louis**.

DONS DE LIVRES

Le Haut Comité de Défense et d'Expansion de la Langue Française, qu'anime M. Philippe **Rossillon**, son Rapporteur Général, a pris une initiative extrêmement fructueuse : ramasser les livres scolaires de l'enseignement primaire, rarement utilisés plus d'une année dans les écoles parisiennes, les rassembler et les expédier en Haïti.

Ainsi viennent parvenir aux Services Culturels de l'Ambassade de France un grand nombre de caisses de livres, qui ont été remises au Ministre de l'Education Nationale, M. Frédéric **Kébreau** au cours d'une petite cérémonie au cours de laquelle assistaient S. E. M. l'Ambasadeur de France, M. Serge **Braudo**, Attaché Culturel et de Coopération Technique près l'Ambassade de France, et les fonctionnaires du ministère de l'Education Nationale.

Souhaitons que M. Rossillon puisse renouveler ces envois..

CHANGEMENTS DANS LA DIRECTION DES SERVICES CULTURELS FRANÇAIS.

Et puis une nouvelle, qui ne fut d'abord qu'une rumeur à peine croyable... M. Serge **Braudo**, depuis trois ans Attaché Culturel et de Coopération Technique, Directeur de l'Institut Français, nous quitte, nous a quitté le 15 juin.

Il laissera derrière lui beaucoup de regrets, mais aussi un Institut Français profondément transformé tant dans son organisation matérielle que dans sa politique de coopération culturelle et technique.

CONJONCTION adresse ses félicitations à M et Mme. Serge Braudo.

Le successeur de M. Braudo est déjà parmi nous. C'est M. Pierre **Pluchon**, précédemment à l'«Etat Major », c'est-à-dire Chargé de Mission à la Direction Générale des Relations Culturelles Scientifiques et Techniques du Ministère des Affaires Etrangères.

Quelques jours après M. Braudo, son assistant, M. Michel **Sallé**, Secrétaire général Administratif de l'Institut Français partira à son tour. Il sera remplacé par M. Bernard **Pomonti**.

Du Nouveau à la MAISON DESCHAMPS

Pour vos Documents, Imprimés de toutes sortes,

Un APPAREIL - PHOTOCOPIE des plus perfectionnés.

La précision qui le caractérise donne à ses reproductions une netteté qui plaira et étonnera à la fois. Aussi c'est, confiants, que nous attendons les clients les plus difficiles.

En outre, la livraison de tout travail sera immédiate, nous voulons dire qu'il sera remis dans un délai de 2 heures.

Comme toujours, A VOTRE SERVICE !

Claude Duval

RUE DES CASERNES

« Active member
of Automotive Engine Rebuilders Association »

Reconditionnement de moteurs à essence et Diesel
Cônes d'embrayage et de débrayage — Freins
et tous les travaux de mécanique automobile.

Vente de pièces détachées
pour voitures et camions européens et américains.

Au coin d Art de Pétion-Ville

TABLEAUX, OBJETS D'ART, ROBES BRODEES
PRODUCTIONS ARTISANALES ET D'IMPORTATION
Aux amateurs et collectionneurs, une visite s'impose

Banque Nationale De La Republique D'Haiti

(DEPARTEMENT COMMERCIAL)

a inauguré le 26 novembre 1951 son nouveau **service de :**

LOCATION DE COFFRES - FORTS

Amélioré, modernisé, ce service vous offre à l'intérieur de sa voûte blindée un coffret du dernier modèle en usage aux Etats-Unis, dans lequel vous pourrez déposer :

VOS BIJOUX

VOS PAPIERS PERSONNELS

VOS TITRES

EN TOUTE INDEPENDANCE

ET EN TOUTE SECURITE

AVEC DISCRETION

ET CONFORT

Nous avons l'honneur de solliciter votre VISITE...
et votre PATRONAGE.

POUR TOUT PROJET DE VOYAGE
N'HESITEZ PAS A VOUS ADRESSER A

Voyages Chatelain

Dont le synonyme est :

AMERICAN SOCIETY OF TRAVEL AGENTS — ASTA

IATA

Compétence - Courtoisie - Rapidité
A l'angle des rues Geffrard et
Dantès Destouches

Les Pates Alimentaires "Coq"

Jean Barthe

Avenue Dessalines

en face des Sœurs Salésiennes

vous offrent les Pâtes suivantes : à part le Macaroni et le Vermicelle, les coquillettes, les Spaghetti, Nouilles Coudes, et Rondelles côtelées, Lettres, Chiffres, Fidellini Macaroni moyen et petit, enfin toutes les Pâtes désirées.

PRIX AVANTAGEUX

Le Centre d'Art

BERCEAU DE L'ART HAITIEN

vous invite à visiter son Exposition de Tableaux et d'objets d'Art.

Un accueil sympathique est réservé à chaque visiteur.

D'AVANCE, BIENVENUE A TOUS.

SALVITAE

NEPHRITE CYSTITE PROSTATITE URETRITE

Le SALVITAE neutralise promptement l'urine acide, caractérisée par une sentation d'ardeur, réprime le désir fréquent d'uriner, soulage toute Irritation et Inflammation de la Vessie et des Reins, enlève et dissout toutes les Matières Solides qui se trouvent dans l'urine, et a un effet diurétique et antiseptique à la fois curatif sur les canaux urinaires.

Dose : Une cuillerée à thé dans un verre d'eau toutes les quatre heures.

JOSEPH NADAL & Co.
Distributeur Exclusif

REGIE DU TABAC

Voilà enfin des Cigares merveilleux

COURONNE — VEVEY

PALME

POPULAIRE — CREME

RODOLPHE SOLAGES

PROPRIETAIRE DU

« MARKET ST. PIERRE »

Angle des rues Darguin et Grégoire,

Pétionville

vous offre les articles suivants :

Provisions alimentaires, Poisson,

Volailles, crustacés.

Boucherie — Charcuterie — (Self-Service)

CONSUL - CORTINAS S. W.

En vente à la Maison

LES MOTEURS REUNIS, S. A.



Boîte Postale
No. 746

Prix très avantageux

Rue du Magasin de l'Etat, No. 124 **P-au-P., Haïti W.I.**

CHAUSSURES HAITI, S.A.

Bata

LA CHAUSSURE DE QUALITÉ A VOTRE PRIX

Ateliers Marcel Clermont

159, RUE DU MAGASIN DE L'ETAT

PORT-AU-PRINCE, HAITI

Se recommandent pour tous travaux de : ferronerie, fer forgé, ajustage mécanique, construction de charpentes métalliques, conduits « casing » pour puits artésiens, réservoirs métalliques de toutes capacités, machines pour boulangeries et divers, machines pour l'industrie agricole : broyeurs, expellers etc... Réparation de pompes à eau pour usages domestiques et industriels.

Epicerie Rigaud

28, Angle des Rues Grégoire et Darguin

vous offre les articles suivants :
Vins, Conserves, Provisions alimentaires
toutes sortes de produits de beautés.

PRIX AVANTAGEUX

LA GALERIE D'ART

RUE PAN AMERICAINE NO. 27
PETION-VILLE

expose en permanence, une collection d'œuvres des plus grands peintres primitifs haïtiens.
Amateurs, connaisseurs, ou tout simplement curieux d'art et de peinture, passez à la Galerie d'Art de Pétion-Ville admirer ses tableaux qui étonnent les touristes du monde entier.

Hervé MEHU
Directeur

PHARMACIE
SEJOURNE

Fondé en 1864

EITENNE SEJOURNE
(1964-1889)
FREMY SEJOURNE
(1889-1937)
RAOUL et MAX SEJOURNE
(1937)

LABORATOIRE D'ANALYSES

Laboratoire de préparation d'ampoules stérilisées

Port-au-Prince

RHUM

BARBANCOURT

Apprécié depuis 1862

Port-au-Prince

Tel. 2756

GLISSEZ-VOUS DANS LA
FRAICHEUR BIENFAISANTE
D'UN CONDITIONNEUR D'AIR

WESTINGHOUSE

Téléphone : 2092 **BOUCARD & Co. — Distributeur**

LA SOCIETE HAITIENNE D'AUTOMOBILES S. A.
est fière de présenter au public haïtien

Decathlon

DECATHLON, une conception complètement nouvelle en matière de pneu.

DECATHLON, le pneu dont la caresse est en cordes de Polyester, ceinturé de Fibre de Verre.

Exigez « DECATHLON le pneu » de durée imbattable

Exigez « DECATHLON » de Goodyard à la société Haïtienne de Goodyear Haïtienne d'Automobile.

Coin d'Art Paintings

Exposition Permanente
Travaux d'Art en tous genres
Joseph JACOB — Dir. Propriétaire
Artiste Peintre

L'ATELIER

INSTITUT DE DESSIN ET DE PEINTURE

33, Rue José Marty et Bellevue, 33

Boîte postale 181, — Port-au-Prince, Haïti, W. I. — Téléphone : 5-2101

GALERIE D'ART — STUDIO NEHEMY

Cours de Desssin, de Peinture et d'Histoire d'Art

Mardi — Jeudi 6 : 30 — 18 : 30 • Samedi 8 : 30 — 10 : 00

Tableaux des meilleurs artistes du pays





Haïti

L'ILE DU SOLEIL
QUI JOINT
AU CHARME DU VIEUX MONDE
TOUT LE PITTORESQUE
INCOMPARABLE DES TROPIQUES

Des vacances agréables,
Une cure de repos près de la mer
ou à la montagne,
Des excursions toujours intéressantes :

HAITI

LA REPUBLIQUE DE LANGUE
FRANÇAISE DU
NOUVEAU MONDE

Pour tous renseignements :
Le Département du Tourisme
Port-au-Prince, Haïti

Haïti Tourist Information Bureau

PROBITY TRAVEL AGENCY

107, RUE CAPOIS, 107

Port-au-Prince, Haïti

Phone 2-2768

Voici l'adresse à laquelle vous devez vous rendre chaque fois que vous désirez effectuer un voyage. Quelle que soit la nature de ce voyage et de quelque point du globe qu'il s'agisse.

PROBITY TRAVEL AGENCY vous réserve un accueil chaleureux et un service empressé.

LESCAULT PHILOME
Directeur

PROPRIETAIRES DE VOITURES
CHAUFFEURS

Pour le renouvellement de vos polices d'assurances, Permis de conduire et de plaques d'immatriculation, n'interrompez pas vos activités,

Appelez le 3411 ou passez à la GENERAL TRADING AGENCY au No. 140 de la rue des Miracles et vous bénéficierez largement du service empressé et courtois de cette agence.

GENERAL TRADING AGENCY

140, RUE DES MIRACLES (En face de la rue Pétion)
TELEPHONE 3411

En outre, à la GENERAL TRADING AGENCY, une Agence de voyages bien réorganisée se fera le plaisir de trouver une solution à tous vos problèmes concernant un voyage à l'étranger Touriste, Etudiant, Maladie, Résidence, etc...

ROGER SAMSON
DIRECTEUR

IBO-TOURS

AGENCES DE VOYAGES

35, AVENUE MARIE JEANNE, 35
CITE DE L'EXPOSITION
PORT-AU-PRINCE, HAITI

Commerçants, Etudiants, Résidents, Touristes pour un service rapide, pour un voyage sans problème voyez IBO - TOURS où un personnel courtois et entraîné vous aidera à éliminer tous vos soucis.

IBO-TOURS : COMPETENCE ● SERIEUX ● RAPIDITE

Vous qui désirez voyager, vous êtes empêché de réaliser votre rêve le plus cher, adressez-vous sans tarder à

ANACAONA TRAVEL AGENCY

qui trouvera une solution à votre problème.
Pour tous les voyages suivants :
Résidence - Tourisme - Etudes - Affaires

Consultez sans tarder

ANACAONA TRAVEL AGENCY
RUE DES CASERNES No. 110

Ing. HEMMLER LOUISSAINT, Directeur

LA GALERIE D'ART

« THE RED CARPET »
« LE TAPIS ROUGE »

PETION - VILLE — RUE AMERICAINE — TELEPHONE 7449

PRESENTE EN PERMANENCE

la promotion des peintres et sculpteurs les plus célèbres d'Haïti.

Par la danse, la musique, les expressions, les traditions, les mystères, toutes les réserves culturelles haïtiennes sont exprimées avec une intensité rare dans des coloris magiques par des artistes de toutes les provinces, appartenant aux écoles typiques du terroir

Des styles inédits, sensationnels contribuent dans un ensemble extraordinaire à la plus grande gloire d'Haïti.

VERTIERES
AGENCE DE VOYAGES

Où flotte l'enseigne *Noire* et *Rouge* à la Ruelle Cameau No. 24

Téléphone : 2-1345 — Boîte Postale 776

Vous attend de 6 h 30 A. M. à 7 h 30 P. M.

Pour tout projet de voyage

HONNETETE - RAPIDETE - COURTOISIE

BAPTISTE KAPMANN LOUIS

Directeur

SUR LES ANTENNES DE RADIO METROPOLE

Chaque semaine écoutez l'émission culturelle

"L'Institut Français d'Haiti Présente..."

— **DIMANCHE DE 19 H. A 19 H. 30**

— **VARIETES LITTERAIRES**

— **LUNDI DE 20 H. 40 A 20 H. 55**

— **LA GAZETTE DE L'INSTITUT FRANÇAIS**

— **MERCREDI DE 20 H. 25 A 20 H. 55**

— **VARIETES MUSICALES**

— **VENDREDI DE 20 H. 40 A 20 H. 55**

— **LE FRANÇAIS TEL QU'ON LE PARLE**

ANIMATEUR: YVES MOUTEAUD

EMISSIONS ONDES COURTES DE L'OFFICE DE RADIO - TELEVISION FRANÇAISE A DESTINATION DES ANTILLES

heures locales	13 m	16 m	19 m
5 h 30 - 7 h 45	21 620 21 645 21 675	17 765	15 245
8 h - 14 h		17 765	
14 h - 15 h	21 620 21 675	17 765	15 120